

Le Matin

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

Jules MADELINE, Président

LA GUERRE SUR ARRAS

Entre la Lys et l'Oise, 24 janvier
L'empereur avait dit : « Le 16, je ferai mon entrée dans Arras. »

Le 16 janvier.
Quatre jours après, ses troupes tentèrent ce qu'il fallait pour que, même en retard, l'homme qui dans la guerre ne voit que des entrées, pût, du sabot de son cheval, toucher les ruines de la cité. Arras fut leur dernière tentative.

Il avait quitté Crouy après l'affaire. La parade avait raté. On avait désharné sa monture. Adieu, Reims ! Il se rejeta sur Arras.

Arras est dans la mort. Une par une, le bombardement lui a éparpillé les côtes. Son sol est chaud et sent l'incendie. Il y a trois mois, c'était la même odeur. Nous la retrouvons. Dès la porte, la ville vous prend à la gorge. Les bûchers ne se sont pas éteints.

Laissons les ruines. Il n'est plus temps de vous peindre le martyre des pierres. Les images vous l'ont mis dans les yeux. Celui qui passe dans ces débris n'a maintenant plus de cris. On ne peut pas toujours crier ! Quand il est avec un ami, il lui dit simplement : « Oui, oui », comme si cet ami comparait le spectacle aux plus hautes catastrophes. On regarde et l'on ne sent plus monter de soi qu'une grande pensée impuissante. L'émotion a pris de la base.

Les Allemands sont à neuf cents mètres de la Grand-Place. C'est de là qu'ils y a peu de jours ils essayèrent d'y descendre.

Le cheval de l'empereur était prêt. L'ennemi est à Blangy. Blangy est en faubourg immédiat d'Arras. Il est exactement dans le haut du faubourg. Le reste est tenu par nous.

Le 20 — l'état-major allemand avait su que la date du 16, d'abord fixée par eux, avait été connue de nous — le 20, ils attaquent.

Les Allemands possèdent quelques petits canons spéciaux pour tranchées. Ce jour, ils les avaient amenés à Blangy. Courts monstres à énorme gueule, ces canons portaient à cent cinquante mètres et lançaient à la fois plus de soixante-dix kilos de mélérite.

Ils bouleversèrent de la sorte notre première ligne souterraine. Nos soldats quittèrent leur abri. Les Allemands les virent s'en aller. Ils se rassemblèrent, firent masse, se collèrent épaule contre épaule et en avant, marche !

Les notes russes.
A la sortie de la tranchée, un sergent les avait repris dans sa main et conduits vers une usine branlante qui commande la route. Ce qui restait de fenêtres fut des meurtrières. Un homme se plaça derrière chaque tireur. Il lui chargerait et passerait le fusil. Silence.

Les Allemands avançaient. Ce n'était plus de la patrouille. Ils marchaient par rangs de huit. C'était davantage qu'une tentative. Ils y mettaient le prix. Ils avançaient. Ils étaient à six cents mètres de la Grand-Place.

Ils allaient dépasser l'usine. L'usine cracha.
Ils étaient si serrés qu'ils tombèrent par trois. Une balle suffisait pour plusieurs hommes. Ils se resserrèrent. Les Allemands meurent bien. Ils pensaient que le nombre neutraliserait l'obstacle. Ils tombaient. Ils tombaient trop. Ils ne pouvaient continuer avec ça dans les flancs. Ils se détournèrent de leur but pour donner sur l'usine. L'usine cracha comme tourne sur la pendule l'aiguille des secondes. L'Allemand tombait, le ventre dans la boue. Dans l'usine, quand le tireur était mort, son camarade prenait son fusil. Sur la Grand-Place, on entendait le combat. On y était.

Ils arrivèrent sur l'usine. Les renforts français aussi. Il était dix heures du matin quand les premières charges de mélérite nous firent quitter la tranchée. Il est une heure de l'après-midi. Se débarrasseront-ils de l'usine et parviendront-ils à l'entrée même d'Arras, au poids public, où l'on dit déjà partout qu'ils sont ?

Pas de canon. Du fusil. On n'entend que du fusil. Même au poids public, ils n'auraient pas encore Arras. Arras est en défense. A mesure qu'ils la tondaient par le bombardement, il lui poussait

dés griffes. A cette heure elles sont dehors. Sont-ils au poids public ?

La fusillade a le même son. Ce n'est pas par elle qu'on apprendra ce qui se dessine. Un cycliste passe à travers les ruines à toutes pédales. Le préfet est dans son bureau. L'évêque chez lui. Il est deux heures. Le temps ne s'arrête donc pas ? C'est par ailleurs que se fait le mouvement. Dans la ville même de l'attente. On parle de l'usine. On dit : « L'usine ! » Mais on ne sait rien. On oublie, d'ailleurs, aussitôt ce que l'on pouvait savoir. Il y en a toujours qui reviennent au poids public.

A trois heures la journée est dessinée. A trois heures, la ville n'en sait rien. La ville est cinq personnes sur les pierres. On entend de même les fusils. L'Allemand recule. C'est fait. On le reconduit. Il retransmet Blangy nos soldats au dos. Il regagne ses positions du matin. Nous regagnons notre terrain, notre tranchée. Le sergent gagne sa croix.

Et les trois mille habitants d'Arras ? Vous pensiez qu'on était en plein champ de bataille ? En plein champ de bataille avec trois mille âmes dedans.

Depuis plus de cent jours, Arras se défend comme aujourd'hui. On la bombarde. On ne le bombarde plus. C'est-à-dire qu'il faut s'entendre. Il ne s'y passe guère de jours qu'il n'y tombe de vingt à trente obus. Ce n'est pas ça bombarde. Les habitants disaient qu'on les bombardait quand il y en avait quatre cents du lever au coucher du soleil.

On logent-ils ? Tous les quartiers ont leurs toits percés. Tous n'ont pas été sous l'acharnement. De ces rues antiques, les habitants sont partis ailleurs chercher la vie. Les autres, les trois mille autres se sont accrochés aux choses qui leur restent. C'est par affection pour ce qui les a vu vivre qu'ils sont demeurés dans le risque de mourir ensemble.

Ils sont sur le front, en plein. Ils ont vu de leurs amis déchiolés en allant chercher un pain. Ils savent qu'ils sont forcés eux-mêmes d'aller chercher ce pain.

Si dans la paix, au temps de la douleur des jours, on leur avait dit : « Une période viendra où vous vivrez dans un îlot de feu », ils eussent souhaité plutôt la mort. Ce temps est là. Ils auraient pu partir. Arras est cet îlot. Ils ne demandent qu'à y vivre.

Ils vivent naturellement. Ils ne sont pas sous la terreur. Ne les imaginez pas dans les caves. Ils couchent sous les voûtes, mais guettent les instants de respirer sur le pas des portes. Dès qu'un obus s'ouvre sur leur toit, ils montent avec un balai, nettoient le passage. Le dimanche, ils vont à la messe, le reste de la semaine suivent l'enterrement de leurs voisins.

Ce jour, ils ont entendu la fusillade plus que jamais. Ce qui les effrayait en lecture, autrefois, ces contes de guerre où l'on se tailladait le corps, ils ont failli le voir. Ils ne sont pas partis. Leur esprit s'est dépeuplé de toute chose extérieure à leur ville. Ils se sont peu à peu mariés à son sort. Rien ne les étonne de ce qui lui advient. Ce qui paraît un monde au passant n'est pour eux que le geste quotidien. L'atmosphère les a pénétrés. Ce sont les envoies d'Arras.

L'empereur n'y est pas entré. Mais Arras n'en a pas fini. Après son échec du 20. Guillaume, les yeux sur son étoile, le doit sur son front, s'est écrié : « J'y rentrerai le 10 février. » C'est aux alentours du mardi gras. Il y aura des confettis — en plomb.

Albert Londres

Crimes contre la patrie

Il est actuellement distribué à domicile, par des mains mystérieuses, un abominable libellé intitulé : « On nous trahit et on nous ment ! »

Ce factum contient d'odieux outrages envers le chef de l'Etat et le gouvernement de la République, ainsi que les pires calomnies contre la patrie et contre l'armée.

Une instruction judiciaire a été aussitôt ouverte pour rechercher les auteurs et complices de cette distribution. Ainsi tous ceux qui auront pris une part quelconque à ces actes inqualifiables seront poursuivis avec toute la rigueur des lois qui punissent de pareils crimes contre la patrie.

D'ailleurs il est certain que l'Allemagne est à l'origine de cette affaire.

Communiqués officiels du 26 janvier (177^e JOUR DE GUERRE)

Sur le front de l'Yser les troupes belges ont progressé dans la région de Peruyse.

Les Allemands ont lancé, au point du jour, contre nos tranchées de l'est d'Ypres, une attaque forte d'un bataillon, qui a été arrêtée net : trois cents morts parmi lesquels le commandant de la compagnie de tête, sont restés sur le terrain. L'attaque devait être appuyée par des compagnies de deuxième ligne, mais celles-ci sous le feu très précis de notre artillerie, n'ont pu sortir de leurs abris.

Près de la Bassée, à Givenchy et Cuiquy, l'ennemi a lancé contre les lignes anglaises cinq attaques ; après avoir légèrement progressé les Allemands ont été repoussés en laissant sur le terrain de nombreux tués et soixante prisonniers dont deux officiers. Cette attaque avait été accompagnée d'une tentative de diversion sur plusieurs points de notre front.

Entre la route Béthune-la Bassée et Az-Neuville une fraction ennemie qui avait essayé de sortir de ses tranchées, a été instantanément arrêtée par le tir de notre infanterie et de notre artillerie.

Sur le reste du front entre la Lys et l'Oise, duel d'artillerie.

A l'ouest de Craonne, l'ennemi a prononcé deux attaques successives d'une extrême violence : la première a été repoussée, la seconde a pénétré dans nos tranchées mais, par une contre-attaque énergique, nos troupes ont regagné la presque totalité du terrain perdu ; la lutte continue autour de l'élément de tranchée encore occupé par les Allemands.

En Champagne, tandis que l'artillerie ennemie montrait moins d'activité que les jours précédents, nos batteries ont tiré efficacement sur les positions allemandes.

En Argonne, dans la région de Saint-Hubert, nous avons enrayé par le feu une tentative d'attaque.

En Alsace, l'ennemi a employé activement ses lance-bombes contre nos positions à Hartmannsvillerkopf ; il n'y a pas eu de nouveaux combats.

Il a bombardé Thann, Lembach et Senheim.

Les troupes britanniques ont repoussé la nuit dernière une nouvelle attaque sur Givenchy-lès-Bassée et ont achevé, par une contre-attaque, de réoccuper leurs positions de la veille.

Le combat a été très chaud. Sur la seule route Béthune-la Bassée, les Allemands ont laissé 300 morts.

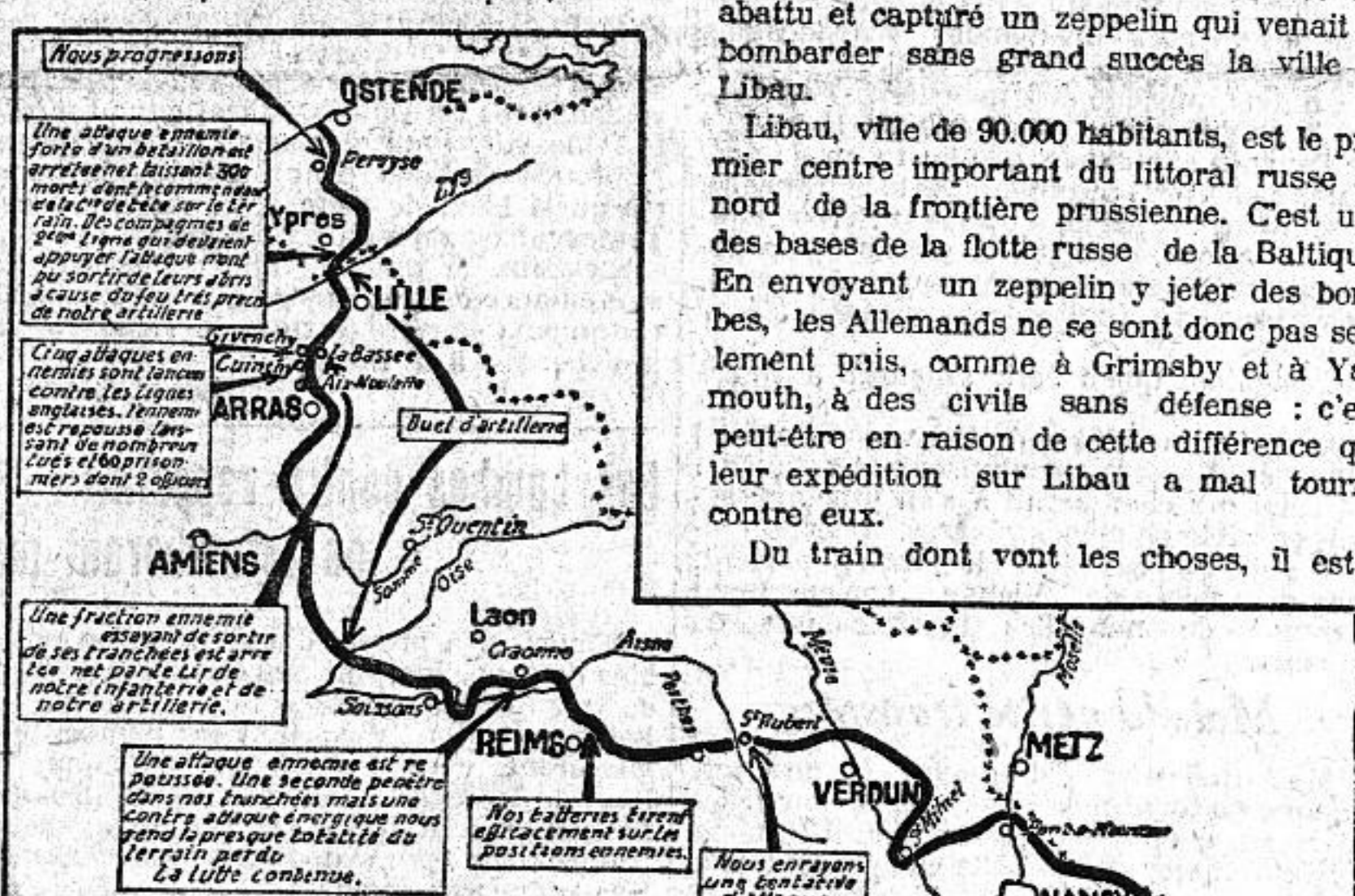
Hier soir, à la suite de la violente attaque déjà signalée, l'ennemi a pu pénétrer dans nos tranchées entre Heurtebise et le bois Foulon (ouest de Craonne) après leur complet bouleversement par des torpilles aériennes. Nous contre-attaquons. Aux dernières nouvelles, une partie (le bois Foulon) du terrain perdu était reconquis.

En Argonne, nos troupes ont prononcé deux attaques vers Saint-Hubert et Fontaine-Madame ; elles ont réussi à reprendre pied dans les tranchées récemment perdues et à bouleverser plusieurs sapes allemandes. Une contre-attaque ennemie a été repoussée.

La nuit du 25 au 26 a été calme en Alsace et dans les Vosges.

Rien d'important sur le reste du front.

CE QUI S'EST PASSE SUR LE FRONT (D'après les communiqués)



SUR TERRE ET SUR MER

Le communiqué du 26 janvier, sous les affûtes modestes qu'on lui voit, dit des choses fort importantes, et surtout il donne une impression d'ensemble qu'on ne saurait trop souligner.

Pas une de nos actions d'artillerie qui ait fait long feu ; pas une des entreprises de l'ennemi qui ait réussi : c'est en ces termes que l'on peut résumer une série d'opérations qui s'est étendue de la Belgique à l'Alsace.

Certaines de ces opérations, sans avoir l'envergure de véritables combats et tout en demeurant de simples escarmouches, ont cependant présenté ce caractère, qu'une liaison parfaite des armes a permis à nos troupes d'obtenir le maximum d'effet avec le minimum de pertes et même de risques. L'affaire qui s'est produite au voisinage d'Ypres mérite à cet égard toute notre attention. En effet, tandis que notre infanterie recevait l'infanterie ennemie par un feu de selve bien réglé qui en jetait bas la plus grande partie, notre artillerie, tirant par-dessus les tranchées, interdisait tout mouvement aux réserves de l'adversaire et les empêchait absolument de déboucher de leurs abris. C'est là, peut-on dire, un véritable modèle du genre, et s'il reste encore aux Allemands assez de bons officiers de troupe, après les pertes qu'ils ont subies, pour apprécier une manœuvre bien menée, ils ont dû reconnaître que nous avons des chefs qui s'entendent à défendre une position.

Même constatation à l'ouest de Craonne, bien que de ce côté, l'engagement corps à corps ait été d'une extrême violence et un instant indécis. Mais il s'est résolu à notre avantage, grâce à une ténacité dont nos troupes donnent chaque jour de nouvelles preuves.

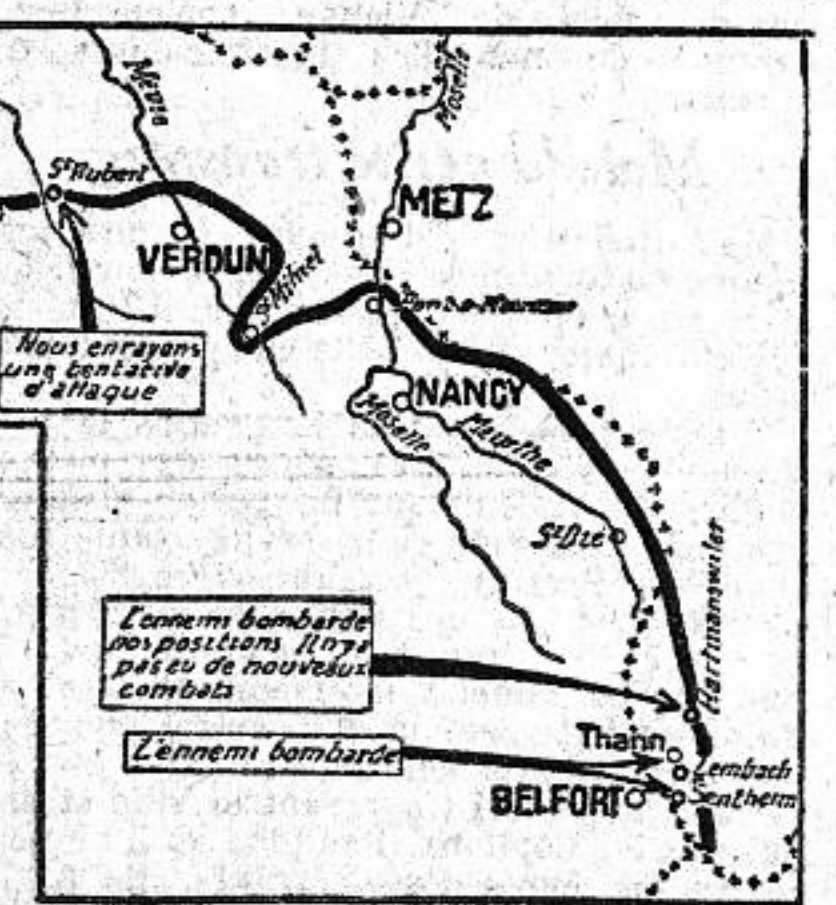
En vérité, on ne saurait trop admirer les hommes qui poursuivent chaque jour et depuis si longtemps déjà une telle guerre. La victoire qui leur est due et qu'ils attendent avec une confiance tranquille leur apportera de belles récompenses. Il n'est pas un de leurs chefs, du plus petit au plus grand, qui ne s'incline très bas devant leur courage et leur dévouement.

Après la grande nouvelle qui nous venait l'autre soir de la mer du Nord, voici que de

la mer Baltique aussi nous arrive l'écho d'un beau succès. Les navires russes ont abattu et capturé un zeppelin qui venait de bombarder sans grand succès la ville de Libau.

Libau, ville de 90.000 habitants, est le premier centre important du littoral russe au nord de la frontière prussienne. C'est une des bases de la flotte russe de la Baltique. En envoyant un zeppelin et jeter des bombes, les Allemands ne se sont donc pas seulement amusés, comme à Grimsby et à Yarmouth, à des civils sans défense : c'est peut-être en raison de cette différence que leur expédition sur Libau a mal tourné contre eux.

Du train dont vont les choses, il est à



croire que Guillaume II n'aura point à se réjouir, pour sa fête, du grand triomphe qu'il attendait.

Il y a 137 ans

Les aïeux des alliés d'aujourd'hui

« Tout le monde, en Europe sait quel complot il faut faire du roi de Prusse et de sa parole. La France en a fait l'expérience en plusieurs occasions, et, en général, aucun souverain de l'Europe n'a pu se soustraire à ses perfidies. »

« Et c'est un pareil roi qui veut s'imposer à l'Allemagne en dictateur et protecteur ! »
« Cependant, il est plus étonnant encore que toutes les puissances ne se mettent pas d'accord en vue de conjurer un tel danger, qui, tôt ou tard, doit inévitablement se faire sentir de tout son poids à chacune d'elles ! »
« C'est nous qui sommes les premiers exposés à ses coups, et cependant on nous a abandonnés ! Peut-être, pour cette fois-ci, nous nous en tirons encore tout bien que mal... »

« La monarchie des Hohenzollern sera un jour la source de malheurs infinis, non seulement pour l'Allemagne, mais aussi pour toute l'Europe. Je ne parle pas pour l'Autriche seulement ; ce que je dis a trait à toutes les puissances de l'Europe. L'avenir ne me paraît point brillant. Mais je ne vivrai pas naturellement assez longtemps pour le voir de mes propres yeux ; malheureusement, mes enfants, mes petits-enfants et mes peuples ne l'éprouveront que trop. »
« Il se fait déjà bien sentir à présent, ce despotisme, reniant tous les principes, mais plein de force, de la dynastie des Hohenzollern, qui ne connaît d'autre motif d'action que son propre profit. Si on laisse ce principe prussien gagner toujours plus de terrain, quel va donc être l'avenir de ceux qui doivent être nos successeurs ? »

» MARIE-THERÈSE, impératrice d'Autriche, reine de Hongrie.

ON ARRÊTE UN PAYEUR AUX ARMÉES

L'autorité militaire vient de faire procéder à une arrestation qui a causé une grosse émotion. Il s'agit de M. Francis Desclaux, percepteur du premier arrondissement, officier de la Légion d'honneur, ancien chef de cabinet au ministère des finances, actuellement payeur principal de deuxième classe aux armées.

Il y a quelque temps, l'autorité militaire fut informée qu'à chaque instant, de volumineux ballots contenant des denrées ou d'autres objets destinés au service de l'intendance étaient expédiés à Paris par le payeur principal Desclaux. Une enquête fut ouverte, une filature fut organisée.

On apprit bientôt que ces paquets étaient portés par des soldats au domicile d'une personne en relations suivies avec M. Desclaux.

Mardi dernier, 10 janvier, deux inspecteurs de la police des armées exercèrent une surveillance aux alentours de ce domicile. Le soldat des troupes et postes ne tarda pas à arriver, porteur d'un ballot.

Les inspecteurs l'appréhendèrent.

— Où allez-vous ?

— Chez Mme X...

— Et d'où venez-vous ?

— Je suis envoyé par le commandant Desclaux. Depuis le début des hostilités, je viens ainsi deux ou trois fois par semaine apporter des colis.

Ces déclarations, transmises à l'autorité judiciaire militaire, l'arrestation du payeur Desclaux fut décidée. L'officier a été écroué à la Santé.

Nous avons appris dans la soirée que des perquisitions avaient été ordonnées. Les inspecteurs militaires et que plusieurs personnes avaient été interrogées.

Une perquisition a été opérée notamment vendredi dernier 7, rue Brunel, au domicile de M. Desclaux.

La correspondance de l'officier a été saisie.

M. Desclaux est en prévention au premier conseil de guerre du gouvernement militaire de Paris.

Né le 17 janvier 1864, M. Desclaux a fait toute sa carrière dans l'administration en Algérie et en France.

Il était percepteur du 1^{er} arrondissement de Paris depuis le 28 avril 1907.

Après un échec naval un échec aérien

UN ZEPPELIN ABATTU PAR LES RUSSES

PETROGRAD, 26 janvier. — Communiqué de l'état-major général de la marine : Hier lundi, à huit heures du matin, est apparu au-dessus de l'abou un zeppelin qui a jeté neuf bombes ; mais les projectiles n'ont pas atteint la ville.

Après avoir subi un bombardement, le zeppelin est descendu sur l'eau, près de la côte ; il a été détruit par les bateaux enoyés par nous. L'équipage a été fait prisonnier. (Havas.)

Une canonnière allemande torpillée par un sous-marin

MALMŒ, 26 janvier. — On assure que hier la canonnière allemande « Gazelle » a été torpillée par un sous-marin de nationalité étrangère, près de l'île Rugen.

Les détails manquent, mais on sait que la « Gazelle » a pu, quoique endommagée, retourner à Sassnitz. (Havas.)

PROPOS D'UN PARISIEN

Je l'ai vu comme je vous vois. Qui cela ? L'empereur, parbleu ! Guillaume II ? En personne. Le hasard, cette providence des journalistes, m'a valu l'aubaine inouïe d'un tête à tête avec l'auguste souverain. Quand cela ? Il y a trois jours. Où ? Sur les bords du Morij. Au surplus, si dame Censure n'y met son veto, je veux tout vous dire.

Je connais dans un village briard, à deux heures de Paris, un couple de braves paysans, dont, jadis l'hôte, je suis resté l'ami. Ils m'invitent l'autre jour à « tuer le cochon ». Pour manger du boudin frais, j'irais au bout du monde. En longeant la venelle qui conduisait à la ferme, debout, au milieu d'un champ, qu'aperçus-je ? Lui. Casque en tête, moustache au vent, sa vaste houppe lardée de boutons, un aveugle l'aurait reconnu.

Quoi ! le kaiser ! Chez vous ? balbutiai-je, sidéré.

— Lui-même ! répondit mon ami le laboureur, quittant son sillon pour s'empreser à ma rencontre. Il est ici depuis deux jours. Voici comment. Notre fils, qui se bat dans le Nord, a tué dernièrement un officier de la garde. Il nous a envoyé en trophée son casque et son manteau. Les semailles étaient proches, l'idée m'est venue de faire de cette déroche un épouvantail à moineaux. Un manche de fourche et une botte de foin ont restitué au pandour son ampleur et son insolence, un balai de crin sous le casque a complété la ressemblance. Et nous l'avons nécessairement baptisé Guillaume. N'est-ce pas ce que c'est lui, tout craché ?

« Je m'étais dit qu'un potentat qui se flatte de faire trembler l'Europe serait capable à plus forte raison d'effrayer mes moineaux. Ah ! ouïche ! Les premiers qui le virent s'égaillèrent, terrifiés. Mais les autres... Voyez ! »

Une volée de passereaux s'était abattue sur l'épouvantail. Tandis que les uns le conspuaient à leur manière, un autre, à la pointe du casque, s'égoillait à pio-pio-que-veux-tu.

— Sacré Guillaume, va ! il n'est même pas bon à faire peur aux picrots ! Et maintenant, si l'on allait saigner le cochon, hein ?

Ce vieux paysan menant paisiblement son sillon à la moustache d'un épouvantail rembourré de foin, et que conspuent les moineaux houpilleux, — hé ! hé ! les vieux augures n'étaient pas si bêtes que, du vol des oiseaux, tiraient certains pré-sages.

Telle fut ma première et sans doute unique entrevue avec Guillaume II. Il m'a paru que je ne pouvais rendre un plus juste hommage au sympathique souverain qu'en évoquant, au matin même de son anniversaire, cette mémorable rencontre.

Par intermède : O.

La neutralité américaine

Les télégrammes d'Amérique précisent le sens du projet de loi destiné à autoriser l'achat des navires allemands immobilisés dans les ports des Etats-Unis et leur naturalisation américaine. Ce « Ship purchase bill » prévoit que le gouvernement pourra, jusqu'à concurrence de 150 millions de francs, acheter des navires étrangers qui seraient exploités ensuite pour principal actionnaire. Mais on ne nous parle plus d'usage de cette flotte pour faire le commerce entre les Etats-Unis et l'Europe, c'est-à-dire, dans l'espoir de certains des promoteurs du projet, pour contribuer au ravitaillement si compromis de l'Allemagne. Ces bateaux, indirectement exploités par l'Etat fédéral, serviraient à assurer les échanges entre l'Amérique et les Etats-Unis, dont, depuis la guerre de Sécession, la marine de commerce est restée singulièrement faible et très en retard sur la formidable expansion économique de la nation.

Mais malgré cette affectation rassurante, le bill continue à être l'objet de l'opposition des hommes les plus autorisés. Après M. Lodge, M. Root, ancien secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, s'est levé pour le combattre. Il a invoqué les instructions navales de l'Allemagne elle-même, pour montrer que les navires transférés sous pavillon neutre doivent être considérés comme ennemis, s'il n'est pas prouvé que la vente aurait eu lieu même sans la guerre. Or c'est ce que l'on ne saurait dire de bonne foi des bateaux allemands.

Tout montre de plus en plus clairement que les manœuvres les plus sournoises au sein bien de la peine à amener les Etats-Unis à se départir de leur neutralité au détriment des alliés. M. Bryan, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, insiste sur son idée que le gouvernement de Washington n'a pas à intervenir pour établir l'équilibre en faveur des belligérants qui ne sont pas maîtres de la mer, en interdisant les sorties de matériel destiné à leurs adversaires jouissant de la supériorité navale. En adoptant cette attitude, il a l'opinion de la guerre, la ferocité avec laquelle ils ont conduit celle-ci ont déterminé en Amérique, où chacun a l'habitude de lire et de se renseigner, un état d'esprit très favorable aux alliés. Les Allemands n'ont à se plaindre que de ce qu'ils ont semé. Et les acclamations de la foule devant les transparents des journaux de New-York annonçant l'autorisation de l'achat des navires allemands témoignent des sentiments de l'immense majorité des citoyens de la grande démocratie américaine.

La Sozialdemokratie et la guerre

L'Allemagne ne réussira pas, malgré tous ses efforts, à diviser et à démolir l'opinion française. Avec son clair bon sens, le peuple français a tout de suite vu ce qu'il y a de trouble et de suspect dans tout le bruit fait autour du « geste de Karl Liebknecht », et combien l'attitude, prônée à ce dernier, sert les desseins de la politique allemande. Comme l'a écrit dans la *Bataille Socialiste* un vétéran des luttes ouvrières, « l'Allemagne a vu repousser en Italie, en Suède, en Belgique et en Hollande les avances de la Sozialdemokratie, qui s'y était faite cyniquement l'agent du kaiser. Or les choses sont devenues telles que le gouvernement allemand aurait un très grand intérêt à voir sa Sozialdemokratie — la Sozialdemokratie de Sa Majesté — recouvrer quelque prestige dans ces pays... L'attitude nouvelle de Liebknecht au Reichstag pourra — on le croit sans doute dans certaines régions officielles — faciliter la mission enchevêtrée du nouveau ambassadeur en Italie, M. de Bülow. »

De fait, personne n'a expliqué comment Liebknecht aurait pu pénétrer en Belgique sans l'autorisation de la préfecture, publier le récit de son voyage en dépit de la censure et prononcer des discours soi-disant « subversifs » malgré l'état de siège. D'ailleurs, et quoi que l'on pense du « geste de Liebknecht » en décembre 1914, il reste que les crédits de guerre ont été votés en août 1914, au Reichstag, à l'unanimité des voix, y compris celle de Karl Liebknecht ; il reste que ce prétendu révolutionnaire a approuvé et stipendié une guerre impérialiste et accordé sa confiance au gouvernement pangermaniste ; il reste qu'il a subventionné l'invasion de la Belgique, le bombardement de Louvain et les massacres d'Aerschot. Rien non plus ne peut effacer l'ignominie de la démarche accomplie par lui à Bruxelles. Vraiment, on se moquerait si l'on osait dire que cet homme a « servi sans défaillance la cause du socialisme international et du droit », et si l'on prétendait réclamer pour lui « l'estime non seulement de tous les socialistes, mais de tous les Français ! »

En quoi la guerre a-t-elle changée de caractère depuis le mois d'août 1914, où M. Liebknecht volait les crédits de guerre contre la France républicaine, jusqu'au mois de décembre 1914, où il paraît qu'il les refuse, sinon précisément en ce qu'elle a duré cinq mois au lieu de durer cinq semaines, et que cela gêne l'Allemagne ? Tandis que M. Liebknecht demande « une paix rapide », l'envoyé du kaiser à New-York, M. Dernburg, propose de considérer cette guerre comme un « match nul » qu'il y aurait lieu de suspendre jusqu'à ce que l'Allemagne ait de nouveau tous les atouts dans son jeu. Significative coïncidence !

On comprend dès lors la raison d'être d'une campagne qui s'efforce de nous persuader qu'il y a tout de même deux Allemagnes, dont une Allemagne douce et pacifique, que les alliés doivent se garder de brusquer et de contrarier. Ne pouvait-on lire ces jours-ci, dans une revue de langue française, les *Documents du Progrès*, cette phrase trop claire : « Le processus d'adaptation de la mentalité allemande à l'ère du droit, son abandon volontaire du système militariste, serait plus facile, parce que plus honorable, dans le cas d'une lutte indéfinie que dans l'éventualité d'une défaite ? » Et l'auteur de réclamer par



S'est-il échappé du jardin zoologique d'Anvers, pour éviter les bienfaits de la « Kultur » allemande, ce paisible chameau venu dans les lignes françaises ? Vient-il d'un cirque ? Près de Soissons, des ambulanciers s'en sont emparés. Il mène actuellement une existence agréable. Pour le photographier, nos soldats l'ont affublé d'un casque prussien.

avance un traitement modéré de la nation allemande, pour ne pas éveiller (1) en elle la loi de vengeance, ni la dure nécessité (2) de reconquérir l'indépendance perdue (3) par tous les moyens, même le désespoir.

La fin d'une légende

LES PRISONNIERS ALLEMANDS AU MAROC SONT BIEN TRAITÉS

Il y a des témoins

On voit aussi le but de toutes ces nouvelles tendancieuses, de source allemande, transmises par Amsterdam ou Bâle, ou pompeusement l'on parle de la « Foppositon en Allemagne », de la « minorité » qui s'agit, de réunions publiques où des milliers d'assistants applaudissent des discours contre la guerre. Nouvelles que l'on doit accepter sur la foi d'une information anonyme dont le style parfois trahit l'origine germanique. Nouvelles invérifiables : car de ces fameuses réunions de protestation, les journaux allemands et le Vorwärts lui-même ne parlent pas !

On explique que les journaux n'en disent rien parce qu'ils sont bâillonnés par la censure. Mais à qui espère-t-on faire admettre qu'il peut être tenu en Prusse, pendant la guerre, des réunions publiques trop dangereuses pour que les journaux puissent en rendre compte ? Comment une autorité militaire qui impose aux journaux une censure si rigoureuse laisserait-elle se tenir des meetings influents plus menaçants pour l'ordre public qu'un article de journal ? Le bon sens indique que la liberté de parole et de réunion est limitée au moins dans la mesure où la liberté de la presse est restreinte. Comme le dit le juriste allemand Laband, « la proclamation de l'état de guerre peut être considérée comme l'introduction d'une dictature militaire. Le pouvoir exécutif passe aux mains du commandement militaire dont les ordonnances doivent être exécutées sans hésitation et sans examen. Les dispositions de la Constitution sur la liberté de la presse (art. 27 et 28) et sur le droit de réunion (art. 29) sont suspendues ». Ainsi il ne peut être prononcé, de même qu'il ne peut être imprimé, que les paroles qui conviennent à l'autorité.

Dès lors de deux choses l'une : ou bien toutes ces prétendues réunions et manifestations contre la guerre sont de pure invention et imaginées pour les besoins de la cause ; ou bien elles se font de l'aveu du gouvernement dont elles servent ou du moins ne desservent pas les desseins.

D'ailleurs, si les social-démocrates ont le moyen de protester, que ne protestent-ils quand les armées allemandes envahissent la Belgique ? Que ne s'agitent-ils quand Paris était menacé par les hordes de von Kluck ? Leur bouche ne s'ouvrait-elle pas pour les hurlements de la victoire et de la rapine. Ils ne le seraient plus dans la défaite et l'expatriation ! Quand les armées allemandes sont victorieuses, le kaiser et son peuple ne font qu'un ; quand arrivent les mauvais jours, il y a deux Allemagnes, et le peuple ne doit pas payer les fautes du kaiser ! De toutes les inventions de l'esprit germanique, celle théorie de la solidarité conditionnelle (et suspendue à la victoire) est la plus admirable. O Sozialdemokratie, je rends hommage à ton génie !

L'Allemagne qui a tiré l'épée contre nous n'est pas seulement l'Allemagne du kaiser et des junkers, c'est aussi l'Allemagne des commerçants et des industriels. L'Allemagne des paysans, l'Allemagne des ouvriers et de Karl Marx. Ce fait est acquis à l'histoire et il est impossible de n'en pas tenir compte. Il ne se peut pas qu'il y ait aujourd'hui des Français pour se vanter, comme les émigrés d'ont parle Joseph de Maistre, de n'avoir rien appris et rien oublié : ils seraient les émigrés de l'intérieur.

La Sozialdemokratie n'est pas seulement croulante envers la France, qu'elle a trahie ; elle l'est aussi envers le peuple allemand, dont elle flatte et exalte les mauvais instincts et qu'elle pousse sur le chemin de l'abîme. Ce n'est pas dans le cœur français que l'on trouvera les haïnes inexplicables ; si jamais le peuple allemand, faisant retour sur lui-même, se déjvre des mauvais conseillers comme des mauvais maîtres, s'il peut et veut vraiment renouer à son véritable héritage et de tyrannie, s'il donne jamais des preuves irréversibles et des indispensables garanties d'une sincère volonté de paix et de fraternité internationale, nul n'en sera plus heureux que la France, qui a fait à la paix tant de sacrifices. C'est seulement par la victoire complète et décisive des alliés, par la condamnation sans appel de l'impérialisme allemand, que peut se reconstituer une Europe vraiment pacifique, où nul peuple ne pourra dominer les autres nations. Alors aussi renaitra une organisation internationale dont la Sozialdemokratie ne pourra plus fausser les rouages et mettre les cadres au service de la politique impérialiste. Le monde n'est pas fait pour subir l'Allemagne, ni le socialisme pour faciliter l'asservissement de l'humanité à la Prusse.

Edmond Laskine
Agréé de l'Université

LE "MATIN" EN AUTRICHE-HONGRIE

Budapest, au contraire de Vienne, est triste, triste...

[DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL DU "MATIN"]

Budapest, janvier 1915. J'ai bien fait de ne pas quitter Vienne sans mes papiers. Durant le trajet jusqu'à Pest, qui demande actuellement six heures, j'ai subi six contrôles. Exactement un par heure. Mon passeport est constellé de cachets de forme et couleur variables. Pour peu que le jeu des visas continue, la place pour les apposer fera défaut.

Après mon équipée de Vienne, je n'ai pas grande envie de séjourner longtemps dans la capitale hongroise. Il faut cependant déjouer.

A la sortie de la gare, j'avise un agent de police. Avec leur chapeau noir, genre « melon », et le plumet vert dont il est agrémenté, les agents de police hongrois ont un faux air de bersagliers. J'aborde le schutzmans en allemand et lui demande la rue Kerepest. Il me l'indique en hongrois. Jamais nous n'arriverons à nous comprendre. Je trouve, seul mon chemin.

Dans les gashaus (restaurants) que je cherche et finis par découvrir, le service est fait par d'accortés Hongrois, court vêtus et chaussés de hautes bottes molles. Ce n'est pas déplaçant.

Devant l'impossibilité de déchiffrer la carte, je me contenterai du menu. Il est tout à fait national. Soupe au poisson traditionnelle, goulasch obligatoire, papricus farris et vin dit de Tokay. La clientèle de la maison est surtout composée d'employés. Les dîners d'origine allemande. C'est pourquoi je suis venu.

Les conversations échangées, une impression de lassitude se dégage. L'espoir de vaincre paraît avoir abandonné les plus optimistes. Je constaterai le même état d'esprit au luxueux New-York, chez Dreher, où je dînerai le soir, comme chez Bauer, le pâtisseries à la mode, où les quelques gens du monde que je rencontrerai, consciencieusement occupés à englober l'ennemi ennemi, crèment et gâteaux, trouveront encore le temps de deux bûches, de se livrer à d'amères constatactions sur les événements.

Ils sont victorieux sur leurs cartes

Comme à Vienne, il n'est guère de vitrines sans carte de la guerre. Mais plus qu'à Vienne, il est difficile de se reconnaître dans les mouvements des armées. Des cordons mobiles indiquent bien leurs déplacements. Et ce système permettrait sans doute de se rendre un compte exact de la situation, s'il était consciencieusement appliqué. Ce n'est pas le cas. Il comporterait trop de difficultés et exigerait trop de franchise. Le Hongrois évite les deux, par exemple. L'armée austro-hongroise remporte-t-elle un léger succès, vite le cordon est déplacé, plusieurs centimètres vers l'est. Le contraire se produit-il, le cordon demeure religieusement en place.

A côté de la carte des opérations austro-hongroises, celle du théâtre occidental de la guerre. Les Allemands sont toujours indiqués devant Paris. Leur ligne s'est seulement inclinée vers le nord ; un simple mouvement de conversion. C'est la bataille de la Marne.

A lire cette carte, on constate l'horreur du Hongrois pour tout ce qui n'est pas ligne droit. Seule, celle-ci est en faveur. C'est pourquoi le cordon indicateur court de l'est à l'ouest, comprenant dans la zone occupée par les armées allemandes des localités dont elles ont été chassées, voilà longtemps.

Un avis imprimé en gros caractères informe le public, qui ne s'explique pas la lenteur de l'avance allemande, que les troupes impériales se bornent à contenir l'ennemi ennemi. Pendant ce temps, se dit-il, le plan qui permet d'écarter les masses russes. Les Français seront ensuite anéantis à leur tour.

C'est ainsi qu'on écrit l'histoire à Budapest !

Au café, impossible de trouver un journal étranger. Ils sont rigoureusement proscrits. Et celui qui chercherait à s'en procurer se rendrait passible de peines sévères. Aussi, le bulletin de Budapest a-t-il été jusqu'à présent, comme celui de Vienne, copieusement abrégé de nouvelles tendancieuses ou fausses.

Mais la vérité transpire

Mais Budapest est moins éloigné que Vienne du théâtre de la guerre. Il commence à en concevoir les horreurs. Aussi la tâche de l'état-major devient-elle chaque jour plus ardue.

Comment cachier plus longtemps la présence de l'ennemi aux portes des plaines hongroises ? Comment lui parler victorieux quand la Bukovine et la Transylvanie sont envahies, Przemyśl et Cracovie assiégés ? L'état-major a beau commenter et interpréter les événements à sa manière, user et abuser des fameux mouvements stratégiques, les faits sont là qui parlent pour lui. Pas plus qu'il ne peut bâillonner les blessés passibles des hôpitaux. Pas plus qu'il ne peut couvrir les livres des émigrants, qui fuient devant l'invasion et dévalent chaque jour, par milliers, des Carpathes. Aussi le peuple qui, durant de longues semaines, a stoïquement attendu la victoire promise, n'a plus confiance. La victoire n'est pas venue, tout au contraire, les Russes avancent. Les Russes ignorent, que les journaux satiriques représentent, dans une manière comique, de lire une carte géographique, ont néanmoins trouvé les passes des Carpathes. Au

surplus, le spectre de la famine se dresse, menaçant. Les vivres se font rares. Les produits indispensables se font rares. Et le Hongrois, désenchanté, ne croit plus à la victoire des armées impériales. Le sera-t-il avec anxiété à quelle sauce il sera mangé ?

Si Vienne s'évertue à noyer les préoccupations qui l'assiègent dans les flonflons des orchestres zingares, la gaieté ne règne pas à Budapest. La capitale hongroise est triste. Les cinémas seuls font recette. Par ordre des autorités, les prix ont été considérablement réduits. Il faut que le Hongrois puisse retremper à bon compte sa foi chancelante dans des spectacles réconfortants. Les règlements qu'on fait passer dans les rues ne suffisent plus. On essaye du cinéma. Les films représentés exaltent invariablement le courage et la vaillance des armées austro-hongroises. Les Allemands aussi ont leur part de lauriers. Et ces scènes truquées atténuent quelque peu chez le peuple le doute angossant qui le mine.

Des milliers de blessés, de malades et de fuyards

La ville regorge de blessés et de malades. Les hôpitaux sont insuffisants à les abriter. Des formations sanitaires de fortune ont dû être créées. Des refuges ont été organisés. On a fait appel à tous les dévouements. Il fallait bien loger le troupeau des fuyards qui s'augmentent chaque jour. Ces Israélites aux longues houppes, crasseuses, aux vêtements sordides ; ces gens en haillons, chaussés de sandales primitives, taillées à même le cuir d'animaux abatus, et vêtus de peaux de bêtes, font mal à voir. Leur foule bigarrée encombre les trottoirs, leur sent dans son sillage une odeur faite de misère et de crasse. Les veaux des femmes et ceux des enfants qui s'en vont par les rues, agrippés aux jupons de leurs mères, ressemblent encore les tragi-comiques visages auxquelles ils ont assisté. Le spectacle est navrant.

Un mince linéol blanc couvre la ville morte. Il a néigé dans la nuit. Je dois me rendre à onze heures à la direction de police. Le jeu des visas continue. J'ai du temps devant moi. Comment l'employer ? Je descends jusqu'à Danube. Le beau Danube bleui ! Ses eaux sont jaunâtres et sales. En face de moi, Buda, la ville hongroise, sur son roc, le vaste château royal. Au royaume de la capitale, le bâtiment kolossal qui abrite le Parlement hongrois. C'est là que la guerre est née. C'est là que règne encore le maître actuel de l'empire, l'homme au pouvoir immense, qui tient en ses mains les destinées de son pays : le comte Tisza. Mais l'heure du châtiement sonnera pour lui comme elle sonnera pour les autres auteurs du grand drame qui se joue. Déjà les partisans de Kossuth s'agitent. Le mouvement séparatiste gagne chaque jour du terrain. Des révoltes s'organisent. Le feu couve.

Le moment venu, le peuple écœuré chassera celui de la merle le sinistre cabotin qui n'a pas hésité, pour satisfaire un orgueil démesuré, à lancer son pays dans la pire des aventures. Aussi bien, le tyran commence à réfléchir. Il n'a plus le langage arrogant qu'il tenait au début. L'insuccès des armes austro-allemandes l'a dégrisé. Comme son complice couronné de Schenbrunn, le comte Tisza a peur.

J'ai pu, non sans difficultés, obtenir l'autorisation de poursuivre ma route. L'itinéraire m'en a été fixé. Je voulais passer par Temesvar. C'est impossible. La ligne d'Orsova est fermée à la circulation. Les Serbes veillent près du Danube. J'ai quand même à Temesvar. Pour détourner tout soupçon, je prends un billet pour Szegedin. Je pourrai aussi bien, de cette ville, continuer sur Temesvar ou remonter vers Arad.

Szegedin, la grande ville, est morte. La surveillance est rigoureuse à la gare. Je puis néanmoins prendre le train de Temesvar où je débarque à la nuit.

LOUIS ROGER.

Les bombes contre zeppelins ne retomberont pas

D'aucuns, à propos d'une incursion possible de zeppelins, ont manifesté l'inquiétude de voir tomber sur Paris ou sa banlieue des bombes — non pas tant les bombes que les avions qui les portent. Les bombes que ne manqueraient pas de lancer les artilleurs français sur les mastodontes germaniques. Russurons ces inquiétudes.

Nous projetions, aussi bien ceux des 75 que ceux des 90 ou des 120, sont construits de façon à éclater au point précis — et ce point peut être à 2.000 mètres en l'air — où nos artilleurs veulent le faire éclater. Un obus n'est pas nécessairement percutant, et il n'a pas nécessairement besoin de rencontrer de but en blanc l'obstacle pour accomplir son œuvre.

Donc ces obus qui accueilleront les zeppelins, s'ils se risquent sur Paris, ne retomberont, en aucun cas, sur les maisons, sur les rues, sur les lieux habités, au-dessus desquels ils éclateront. La seule et unique chose qui retombera, en dehors des débris de zeppelins, c'est la fusée de l'obus, dont le volume est insignifiant et dont le poids n'est pas assez considérable pour faire des dégâts matériels à une maison ou à une chaussée.

Que les Parisiens n'aient aucune crainte des bombes françaises, et qu'ils n'aient qu'une crainte mitigée des bombes allemandes !

Une circonstance difficile de leur vie. Jim, c'est ce qu'il y avait de plus vaillant de la mission.

On le dit, monsieur. — On l'est, c'est ce que cette princesse de Hertz-et-Welchitz ? — Une assez laide femme, monsieur, et vieille et qui s'obstine à exhiber en société les plus rugueuses épaules et un cou soutenu par des contreforts de peau à la manière du cou des bœufs. Les plus belles perles du monde n'y pourraient rien. Dans l'ordre de l'armée, on l'a vue, c'est une assez bonne aventure que de la voir à la dérobée. Ainsi ces pierres magnifiques risquent par le canal de l'armure qui saura les acquiescer, d'enfermer bientôt une jeune poitrine et les plus beaux seins du monde.

Calmez-vous, Bedoé. — Je n'en parle que par manière de développement poétique, monsieur, mais cette vieille, hideuse et germanique princesse me fait penser à une chausée. — Que les Parisiens n'aient aucune crainte des bombes françaises, et qu'ils n'aient qu'une crainte mitigée des bombes allemandes !

— Hipp, hipp, hurrah ! clama l'Américain gigantesque, qui préférait le whisky au soda

Les frères Garibaldi visitent les blessés italiens

Encore tout vibrants de l'accueil chaleureux que vient de leur faire la ville de Dijon, les trois frères Garibaldi, le colonel Peppino, le capitaine Ricciotti et le lieutenant Sante, avant de retourner à leur poste sur la ligne de feu, ont voulu serrer les mains de leurs camarades — blessés, qui ont été évacués sur Paris.

L'hôpital complémentaire du Val-de-Grâce, 63, boulevard de Montmurey, qui s'est confié à la fondation italienne, a reçu environ soixante blessés de la légion garibaldienne.

A dix heures du matin, les frères Garibaldi entrent à l'hôpital. Ils sont reçus par le duc de Camestra, président de la fondation italienne ; les docteurs Baudet, chirurgien en chef ; Goldman, directeur de l'hôpital ; Desançon, médecin en chef ; Pallazzi, oculiste ; la duchesse de Camestra, la princesse Castagnone, Mme Duhamel de Clanchy, dont le mari, colonel, est soigné à l'hôpital.



LES TROIS FRÈRES GARIBALDI

DE GAUCHE À DROITE : le capitaine Ricciotti, le colonel Giuseppe (Peppino) et le lieutenant Sante.

Après l'hôpital même, et par Mme Borda, femme du commissaire de police du quartier. Toutes ces dames sont infirmières volontaires. Elles sont assistées par de nombreuses infirmières professionnelles.

Lorsque le colonel Garibaldi qui, rappelle-t-on, commence sa sixième campagne — il s'est déjà battu sur presque tous les champs de bataille européens et a grade de général dans les armées grecque et mexicaine — entre dans la salle où sont soignés les légionnaires italiens, les blessés se soulèvent de leurs couchs, tandis que ceux qui sont debout rectifient la position et saluent militairement.

Et c'est tout de suite une immense acclamation : — Evviva la Francia ! Evviva l'Italia !

Le colonel, suivi de ses deux frères, se penche au-dessus de tous les lits et à pour chaque malade une bonne parole. De nombreux officiers français, soignés à l'hôpital, se sont joints au cortège, qui devient imposant. Sur les rides visages des soldats italiens, des larmes brillent.

Et tous les blessés clament leurs remerciements, leur enthousiasme. Tous déclarent qu'ils ont hâte d'être guéris pour aller reprendre leur place à côté du chef aimé. En quittant l'hôpital, les frères Garibaldi sont allés saluer le général Niox, gouverneur des Invalides, qui leur avait ménagé une intime et chaleureuse réception.

Notre nom est un des plus illustres de l'histoire contemporaine, a dit le général Niox, et vous avez remporté ces récents combats. Par votre vaillance et par celle de vos soldats, par la mort héroïque de vos deux frères tombés pour la France et pour la civilisation, vous avez ajouté une gloire impérissable au nom de l'Armée conservée pieusement le souvenir.

Je ne puis mieux faire, pour vous témoigner combien nous sommes sensibles à votre visite, que de vous présenter et de mettre en instant entre vos mains la relique qui nous est la plus précieuse : l'épée que portait Napoléon à Austerlitz.

Puis l'épée de Napoléon, des photographes de Garibaldi et le drapeau que les volontaires garibaldiens conquirent aux Invalides, au mois d'août dernier, furent présentés aux frères Garibaldi.

Remerciant le général Niox, le colonel Peppino a déclaré : — Depuis que deux de mes frères sont tombés au champ d'honneur, nous ne sommes plus que quatre petits-fils de Garibaldi. Mais derrière nous, nous avons l'Italie tout entière. On le voit, il a exprimé le désir de voir groupés autour de lui les sept mille volontaires italiens combattant actuellement pour la France.

Le cortège s'est rendu ensuite à la chapelle où les drapeaux allemands furent montrés aux frères Garibaldi.

AU GROUPE SOCIALISTE UNIFIÉ

Le groupe socialiste a voté hier l'ordre du jour suivant :

Le groupe, convaincu que l'intérêt de la défense nationale commande d'une part l'utilisation la plus prévoyante et la plus active des forces productives en vue des industries qui concourent au bon fonctionnement des services de la guerre ; d'autre part, l'organisation la plus loyale en ce qui concerne l'emploi des hommes rappelés du front ou des dépôts, ou maintenus en sursis d'appel pour participer à ces industries :

Se déclare décidé à retenir les mesures suivantes : 1° Dans tous les ateliers publics ou privés travaillant pour la défense nationale, nul ne doit être appelé à l'armée sans avoir accompli son service militaire ; 2° La vérification sera faite immédiatement par des commissions où entreraient des représentants des organisations ouvrières et patronales ; 3° Seront renvoyés à leurs dépôts tous ceux dont il sera constaté que leur profession antérieure ne justifie pas leurs emplois actuels ; leur renvoi devant être précédé d'un accord d'ouvriers dûment qualifiés et qui occupaient déjà ces emplois avant la guerre ; 4° Pour ce rappel il sera tenu compte dans la mesure du possible et sans que cela puisse nuire à la qualité professionnelle, de l'ancienneté de classes.

Le groupe a décidé de porter cet ordre du jour à la connaissance du ministre de la guerre.

dans ses cocktails et qui protestait l'instant d'après contre la lenteur du sabot sur lequel il avait embarqué.

Vive le commandant ! glapit la jeune demi-mondaine qui savait ce que c'était qu'un iceberg.

Un peu plus de vitesse au sabot, please ! dit l'Américain.

Mais quelques amis l'entourèrent et lui remontrèrent, autant que faire se pouvait, dans l'état d'esprit où il se trouvait, l'importance de son rôle vis-à-vis du brave capitaine helvétique, commandant du Bavaria.

Mes amis, dit le commandant helvétique, en levant la main, pour obtenir le silence, il vient d'arriver une très fâcheuse aventure, à bord du Bavaria.

Well ! un sabot ! dit l'Américain.

On l'entoura, l'organt à se taire.

Un collier v. l'être voté à bord ! murmura, on savait cela déjà.

Un collier de trois millions ! On savait cela.

Nous ne connaissons pas le coupable. Nous l'imaginons assez.

Il faut pousser le sabot ! dit l'Américain. A New-York, la police aura promptement découvert le voleur qu'on pendra. Inutile de perdre du temps.

Cet avis ne parut pas émouvoir le brave capitaine helvétique, et même le titre de sabot lui fit un magnifique transatlantique ne lui fit point perdre sa modération.

Messieurs, dit le capitaine helvétique, quand il eut obtenu un silence relatif, il se agit point là d'un vol banal, et je dois à ma compagnie et à mon pavillon de retrouver le collier avant l'arrivée à New-York. Il n'y a sur ce paquebot que d'honnêtes gens et un criminel. Je viens demander à tous les honnêtes gens de m'aider à retrouver le criminel.

Il me semble, — me trompé-je — que le capitaine helvétique, qui était un grand gaillard à barbe blonde et au teint fleuri, était singulièrement pâle, et qu'il me regardait avec une certaine gêne en prononçant ces paroles.

Bien sûr, je révais.

Je regardai Jim Bedoé. Il n'avait rien remarqué, ou ne semblait tout au moins avoir rien remarqué.

Le commodore, confortablement installé sur son tabouret, s'était détourné de cette scène, qui lui apparaissait décidément de petite importance, et venait, par un accord tacite et au moyen de quelques hochements de tête, de commander au barman quelque nouveau cocktail.

Parlez, parlez ! dirent plusieurs voix de passagers.

Messieurs, continua le commandant helvétique, avant de faire fouiller les secondes et les troisièmes classes, je viens vous demander cette confiance d'honneur de vous exposer vous-mêmes à cette désagréable cérémonie. Je vous le demande en mon propre nom, au nom du pavillon du Bavaria, que je ne voudrais pas amener dans le port de New-York taché d'un soupçon.

Cette cérémonie accomplie, il me sera plus aisé de poursuivre mon enquête dans les autres classes et parmi le personnel du paquebot.

Oui, oui, reprirent de tous côtés des voix de passagers. Complex sur nous, mon commandant. Nous demandons à être fouillés. Nous demandons à passer les premiers.

Les autres, sans manifester aucune joie de cet événement désagréable, se résignèrent en protestant mollement.

Que chacun se passe son cabine, dit le commandant, et je passerai moi-même avec mes deux seconds, le commissaire du bord, le pasteur, l'aumônier, et le plus vieux passager de première, faire cette visite. Et recevez, messieurs et dames, mes excuses.

(A suivre.) R. BURES et J. FÉRAL.

ÉCHOS & NOUVELLES

INDISCRÉTIONS — COMMUNIQUÉS

LES ALLEMANDS ne sont jamais embarqués. Pour eux, les pires solutions sont toujours les meilleures. Au début des hostilités, le gouverneur d'une colonie reçoit par câblogramme de Berlin l'ordre d'arrêter les étrangers, la guerre ayant éclaté. Aussitôt, le fonctionnaire n'hésite pas : il frète sept Anglais, quatre Russes, deux Français, quatre Autrichiens, cinq Italiens, deux Roumains et un Américain. Et il en avise son gouvernement en ajoutant : « Prière de m'informer contre qui nous sommes en guerre. »

LE PRÉFET DE POLICE, s'inspirant du sentiment public, a suspendu pour cette année les effets de l'ordonnance permanente qui autorise les fêtes du Carnaval et de la Mi-Carême.

LES CORRESPONDANTS de guerre étrangers, rentrés de leur voyage sur le front de l'Est, viennent d'offrir un dîner en l'honneur des officiers de l'état-major général, le capitaine prince d'Arenberg et le lieutenant Bottelet, qui les ont guidés dans ce voyage. Au dessert, M. Dittreiff (de la Reich, de Petrograd), président du Syndicat de la presse étrangère, exprima, au nom de ses confrères des pays alliés et des pays neutres, amis de la France, les vœux qu'ils forment pour le succès des armées françaises.

On annonce la mort :

De M. Théodore-Paul Viguié, conseiller d'Etat en service ordinaire, commandeur de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de cinquante-neuf ans.

M. Georges Cara de Vaux, ancien ministre plénipotentiaire, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de soixante-quatre ans.

C'EST CE SOIR à 2 h. 1/2 qu'aura lieu à la salle de la Société de géographie, 184, boulevard Saint-Germain, la conférence de l'abbé Wetterlé, ancien député au Reichstag, sur la « Pensée française en Alsace-Lorraine ». Cette conférence est la première de la série « L'Espérance française », donnée par la Société des conférences.

Ces conférences, qui sont publiées in extenso et illustrées dans la Revue hebdomadaire, sont traduites en onze langues et envoyées dans tous les Etats neutres.

N° 15 du Pays de France, qui paraîtra demain jeudi 28 janvier, sera tiré sur vingt-quatre pages.

Il contiendra : Un portrait du général Dubail, en deux couleurs ; Deux cartes : l'une avec indication du front des armées alliées sur le théâtre occidental de la guerre ; l'autre du front oriental (fronts du 3 décembre 1914 et du 21 janvier 1915) ; Trois articles : « La Semaine militaire », « Le Cuivras d'escadre », « Sur le front russe » ; « La Campagne de France 1914 », par le commandant B. de L... (brevet d'état-major) ; Bou-Zian, du 2^e turcos, par Léon Sazie ; Treize pages de photographies et dessins ; Une page satirique.

La maison paraît inhabitée !!! Qui pourrait se douter que ce n'est pas le vent qui fait voler nettement comme un signal La F. du B.

FEUILLETON DU "MATIN" DU 27 JANVIER 1915

IGGINS AND C° 127

LE SECRET DU CRANE

GRAND ROMAN INÉDIT

TROISIÈME PARTIE

A BORD DE LA "BAVARIA" VII

OU LE COMMANDANT DE LA "BAVARIA" ET IGGINS ONT UNE PETITE ALTERCATION (Suite)

A ce moment même — il était dix heures du soir, et le moment même, car je regardais la pendule suspendue au-dessus du comptoir du barman — il se fit comme un remous dans la société qui se serrait dans cette petite salle et qui était composée de plusieurs parties d'hommes en smoking et de toutes femmes décolletées. Je vis Jacqueline Desbois, arrêtée à quelques pas, et qui causait avec deux Allemands barbus et importants, affublés de lunettes énormes. Les deux Allemands semblaient développer devant son « onie toute la camelote de leurs desirs et je fis un signe à Jacqueline qui me sourit doucement. Une joie profonde me réchauffa. Puisque durant tout ce voyage nous ne devions pas nous connaître officiellement, comme il était doux de retrouver ce sourire, au premier hasard qui nous réunissait !

Tous droits de reproduction de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Copyright by E. Burns et J. Fernal 1914

Mais je dus abandonner les yeux de Jacqueline, parce qu'il y avait un petit tumulte à l'autre porte, où une foule dense et pressée m'empêchait de voir ce qui se passait, et l'origine de cette émotion. J'entendis des cris, puis un murmure qui gagna de proche en proche, j'étais descendu de mon tabouret, et il me devenait difficile d'y remonter tant j'étais pressé. Jim Bedoé s'était déjà faufilé pour aller aux nouvelles. Le commodore impassible, assis sur son siège, hochait la tête, et je n'espérais rien tirer de son examen.

Bientôt j'entendis le murmure passant en bouche en bouche et s'approchant de moi :

— Le collier. — Quel collier ? — Trois millions ! mon cher ! — Trois millions ? — Au moins. — Allons donc ! — Je vous dis que je le connais bien. Je l'ai vu hier encore, et je sais ce que c'est qu'une perle ! — Bah ! n'est-ce pas une blague. — On ne perd pas un collier sur un paquebot. — Un collier de trois millions. — Elle l'aura jeté à l'eau. — Parlez donc sérieusement. — Je vous dis qu'elle était seule ! — Taisez-vous, mon cher, vous nous ferez remarquer. — Ce n'est pas vrai, c'est un des plus grands noms d'Allemagne. — Cela ne veut rien dire. Je vous dis qu'elle a été bien riche. Ecoutez-moi... Ça n'a pas de sens, la perle, la vérité c'est que le collier a disparu. — Est-ce qu'elle est Française, vraiment ? — Je vous dis que oui. — Mais le com ? — Elle a épousé morgantamment le prince Luitpold de Hertz-et-Welchitz et voilà l'origine du nom et de la fortune.

— Riche ? — A millions, mon cher. — Tout de même c'est une somme, un collier de trois millions. — On le retrouvera. — Il ne peut pas être perdu. — On ne peut pas voler, mon cher, sur un paquebot. — C'est embêtant tout de même. — Ce serait son amant. — Allons donc, il paraît qu'elle a soixante ans.

— C'est le bel âge. — Vous êtes dégoûtant. — Enfin Jim Bedoé lui-même revint, son enquête terminée et présentant un visage mystérieux.

— Eh bien, Bedoé, qu'est-ce que c'est que cette histoire de collier qui trouble tout le monde ? — Une assez méchante histoire, monsieur. — Quelle histoire ? — A qui se fier, monsieur ! — Quand vous voudrez bien parler, Bedoé, vous me ferez plaisir, mon ami. — Eh bien, monsieur, à ne vous rien cacher, on a dérobé le collier de perles de la princesse de Hertz-et-Welchitz.

— Bon, il n'y a pas de quoi nous émuvoir. — C'est un scandale, monsieur. — Sans doute. — On aurait pu tout aussi bien, monsieur, me dérober mon Epictète, relié en maroquin vieux aux armes cardinales, et que je tiens précieusement en enfermé au fond de ma malle dans ma cabine.

N'en doutez pas, Bedoé. Mais enfin cet Epictète ne vaut pas trois millions. — Il n'a point de prix, monsieur. — C'est ce qui le met à l'abri de toute tentative des voleurs internationaux. — Eh ! monsieur ! Certains peuvent être bibliophiles, et éprouver le besoin de se soutenir l'esprit par quelque lecture appro-

La victoire anglaise

LES PÉRIPIÉTIES DU COMBAT

AMSTERDAM, 26 janvier. — Le Handelsblad publie l'interview suivante du capitaine du chabotier Erica :

« Dimanche matin, vers dix heures, nous pèchions à 120 milles au sud-ouest d'Héliogoland, lorsque mon second vint m'annoncer qu'il y avait une canonnade en mer. Nous montâmes immédiatement sur le pont et aperçûmes une flotte allemande de six croiseurs et d'une vingtaine de torpilleurs. Bienôt, en face d'elle, apparurent quatre gros croiseurs britanniques et un certain nombre de contre-torpilleurs accourant à toute vapeur.

« Une grêle d'obus britanniques ne tardèrent pas à passer au-dessus de nos têtes. Les Allemands ripostèrent tout en battant en retraite. L'un des gros croiseurs britanniques frappa un des gros navires allemands, qui coula, pendant que la flotte allemande disparaissait au loin.

« Nous étions à peu de distance des deux flottes et nous suivîmes les péripéties du combat. Nous avions près de nous deux autres chabotiers d'Ymuiden et un navire marchand. Des gerbes d'eau gigantesques s'élevaient vers le ciel. C'était véritablement un spectacle étrange que cette fuite de la flotte allemande pendant que se perdait l'un de ses croiseurs.

« Il nous fut impossible de voir comment la flotte britannique poursuivait la flotte allemande, car tout avait disparu à l'horizon. Nous avons alors regagné Ymuiden. » (Havas.)

Fureur à Berlin

LONDRES, 26 janvier. — Du correspondant particulier du « Matin ». — Le correspondant du Daily News à Copenhague télégraphie à la date du 25 :

« D'après des rapports privés, le succès de la flotte britannique dans la mer du Nord a mis Berlin dans un état de fureur folle. L'opinion publique se rend de plus en plus compte qu'une bataille navale dans la mer du Nord entre les deux flottes ne pourrait avoir pour résultat qu'une victoire britannique et le combat d'hier a eu un effet des plus démoralisants sur Berlin.

« La haine de l'Angleterre dépasse maintenant toutes les bornes car le peuple allemand s'attendait à une victoire pour l'anniversaire du Kaiser.

« L'Extrablatt de Copenhague dit que le rapport de l'amiral allemand dénature absolument le caractère de l'engagement, tandis que le rapport officiel anglais le décrit plus correctement, comme une chasse qui prit fin quand les Allemands atteignirent la zone parsemée de mines qui avoisine la côte.

« Les journaux ajoutent :

« Les Allemands espéraient-ils donc que les Anglais seraient assez rous pour tomber dans la piège de leur champ de mines ? »

Félicitations du maréchal French

LONDRES, 26 janvier. — Le maréchal French a adressé le message suivant au premier lord de l'amirauté :

Nous espérons, moi et l'armée en France, que vous voudrez bien accepter vous et vos camarades de la marine royale nos plus chaleureuses félicitations pour la victoire britannique dans la mer du Nord.

Nous vous prions de vouloir bien transmettre à l'amiral Beatty, au commandant Tyndal, ainsi qu'aux officiers et aux hommes d'équipage, nos sentiments d'admiration et nos vœux les plus sincères. (Fournier.)

Les survivants du "Blücher"

LONDRES, 26 janvier. — Cinquante hommes de l'équipage du croiseur cuirassé Blücher, dont vingt-trois sont blessés, ont été débarqués, ce matin, à Leith, par deux contre-torpilleurs anglais.

Les blessés ont été transportés à l'hôpital; les matelots valides ont été internés à Edimbourg. (Havas.)

Un navire en détresse

AMSTERDAM, 26 janvier. — Le Telegraaf reçoit de son correspondant à Nas :

« Des signaux de détresse ont été aperçus en mer, à 2 heures du matin.

« Les gardes-côtes croient qu'ils viennent d'un navire avarié dans le combat de dimanche. » (Information.)

VAISSEAU ANGLAIS COULÉ

LONDRES, 26 janvier. — Officiel. — Le vaisseau marchand armé Viknor, anciennement The Viking, qui manquait depuis plusieurs jours, doit être considéré comme perdu corps et biens.

Des cadavres et des débris ont été rejetés sur le littoral de Hirtland.

Le Viknor était coulé par gros temps ou rencontra une mine allemande. (Havas.)

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DE LA RUSSIE

PÉTROGRAD, 26 janvier. — Devant la commission du budget de la Douma, M. Kowalevsky, député, a demandé des explications sur les relations de la Russie avec l'Italie, la Roumanie, la Bulgarie et la Suède, ainsi que des éclaircissements sur les questions relatives aux détroits, à la Palestine, à la Perse et à l'Afghanistan.

« La certitude que le gouvernement se préoccupe de donner à ces questions une solution favorable à la Russie, dit M. Kowalevsky, pour le moins les rassure; il importe plus encore de savoir si le gouvernement est disposé à écouter la voix des assemblées législatives, organes de l'opinion publique, avant de commencer l'élaboration des conditions de paix; car toute une série de questions peuvent être avantageusement discutées avec le concours d'hommes expérimentés et connaissant la vie régionale, comme le sont les membres de la Douma.

M. Kowalevsky a souligné la question des rapports de la Russie avec le Japon et le Chine.

Le ministre des affaires étrangères a fait à toutes ces questions des réponses satisfaisantes.

Répondant à un troisième député, M. Sazonov a indiqué que l'Angleterre supporte une charge beaucoup plus lourde qu'on ne l'attendait d'elle.

M. Mikoukoff lui ayant demandé s'il n'y avait pas lieu de craindre une conclusion prématurée de la paix, le ministre des affaires étrangères a déclaré que le gouvernement demeure fidèle à l'esprit du manifeste impérial et à son accord avec ses alliés. (Havas.)

LA RÉOUVERTURE DE LA DOUMA

PÉTROGRAD, 26 janvier. — Des télégrammes impériaux fixent au 30 janvier la réouverture de la session du conseil d'Etat et au 9 février la réouverture de la session de la Douma d'empire. (Havas.)

ENTREVUE DE L'HÉRITIER D'AUTRICHE ET DU BARON BURIAN

AMSTERDAM, 26 janvier. — Selon le Berlingske Dagblad, une rencontre aurait eu lieu hier à Vienne entre l'héritier d'Autriche, le prince Charles-François-Joseph, et le baron Burian, hier matin, à la gare de Francfort-sur-le-Main.

La conversation aurait duré une heure, puis le baron Burian serait parti pour le quartier général allemand, tandis que l'héritier continuait son voyage vers Vienne où il aurait été reçu par l'empereur François-Joseph en une audience qui aurait duré une heure. (Havas.)

L'EFFORT RUSSE en Pologne et en Galicie

Une habile diversion oblige les Allemands à déplacer leurs troupes

PÉTROGRAD, 24 janvier. — Pendant ces six dernières semaines les Allemands et les Autrichiens ont concentré leurs attaques sur deux régions : l'une en Pologne septentrionale, le long des rivières Bzura et Rawka, à 65 kilomètres environ à l'ouest de Varsovie, et l'autre sur la rivière Nida. La même distance à l'est de Cracovie. Les attaques qui ont eu lieu dans ces régions avaient toutes le même objectif stratégique : préserver la Silésie de l'invasion.

Tout ce que les Russes ont pu faire jusqu'à présent a été de se maintenir sur leurs positions, tandis que les Allemands n'ont pu que rester en face des lignes russes sans pouvoir avancer. De chaque côté les pertes sont grandes, mais chacun est fortement retranché, si fortement même que cette situation peut se prolonger longtemps sans avoir marqué de l'un ou de l'autre, et ce placement sur place pourrait être aussi long que celui qui a lieu sur le front de bataille occidental.

Pourtant l'état-major général russe, qui a toujours montré de grandes qualités de tactique et d'ingéniosité, a refusé d'accepter cette situation. Heureusement le grand-duc Nicolas peut profiter d'opportunités pour manœuvrer que n'a pas eues le général Joffre; il possède un immense champ d'action. Si, d'un côté, le fait d'avoir à lutter contre l'ennemi sur trois côtés d'un carré est un désavantage pour les Russes, de l'autre côté il lui vient en aide, car cela lui donne l'occasion de porter ses coups sur plus de points à la fois et de distraire, par conséquent, l'attention de l'ennemi.

C'est ce qui arrive en ce moment, et le grand-duc Nicolas profite de deux de ces occasions. Dans la région de la Vistule à l'ouest de Varsovie et sur la frontière de la Pologne orientale, les troupes russes du laurier allemand; tandis que sur les frontières de la Transylvanie il a tout fait pour attirer les troupes ennemies dans cette direction. Cette dernière manœuvre paraît avoir été couronnée de succès.

Aussitôt que la Transylvanie aura été occupée, l'invasion de la Hongrie pourra commencer. Le centre du front autrichien se situera alors à l'ouest de la ligne de la Transylvanie, et la zone de la Transylvanie sera libérée.

Les Russes sont maintenant engagés à tourner cette aile. S'ils y réussissent, l'ennemi sera repoussé en grand nombre sur le territoire roumain, et désarmé. Dans tous les cas, cette habile diversion sur l'extrême orientale du front de bataille aura atteint son but : elle a déplacé l'intérêt principal de la campagne de Pologne en Hongrie et a obligé l'Allemagne à déployer un certain contingent de ses propres troupes à celles de l'Autriche-Hongrie, ce qui l'affaiblit dans d'autres régions. (Daily Mail.)

La démoralisation des troupes allemandes

LONDRES, 26 janvier. — Une dépêche adressée de Varsovie au Times, par son correspondant spécial accompagnant la principale armée russe opérant en Pologne, mentionne des indices significatifs de la démoralisation des troupes allemandes et de leur manque d'enthousiasme pour la guerre. Elle parle de l'excellent état et du bon moral des soldats russes, qui n'ont eu à constater par son observation personnelle.

En Hongrie

PÉTROGRAD, 26 janvier. — Les renforts amenés par les Autrichiens sur la frontière hongroise-transylvain sont, comme il semblerait probable, suffisants pour faire passer la supériorité numérique aux Autrichiens. Les colonnes légères russes ont dû arrêter leur marche en avant et rejoindre, un peu en arrière, leurs renforts et leur artillerie. Cela n'a pas empêché de brillantes opérations de détail, comme ce « nettoyage » des rives de la Vapleutna qui empêcha l'artillerie autrichienne de prendre des positions gênantes pour les mouvements russes dans les parages de la Vapleutna.

Il est évident que les positions environnantes mais ils conservent Jacobini comme point avancé pour couvrir leurs opérations ultérieures.

Jacobini aux mains des Russes

LONDRES, 26 janvier. — Une dépêche de Bucarest au Daily Mail, en date du 23 janvier, arrivée plus tard, apporte de Marnitz une nouvelle disant que les Russes, par un mouvement offensif énergique, ont pu occuper le district de Jacobini, qui est la clé de Josephthal et de la Hongrie.

Dernièrement, Jacobini, menacé, sa chute est inévitable. (Havas.)

Au Caucase

PÉTROGRAD, 26 janvier. — Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase :

Notre offensive dans la région située au delà de Tschorhisk continue malgré la résistance obstinée des Turcs.

Dans la direction d'Olty, des combats isolés ont eu lieu par suite de la tendance que manifestent les petits détachements turcs à se maintenir sur leurs positions.

Sur les autres secteurs du front, la canonnade accablée se poursuit. (Havas.)

Le butin russe

PÉTROGRAD, 26 janvier. — Le correspondant de la Gazette de la Bourse à Tiflis annonce que les Russes ont capturé aux Turcs, à Karaoguz, Sarykamysch, Olty et Ardahan, 108 canons, composant 18 batteries. (Information.)

Les craintes d'une attaque sur Constantinople

ATÈNES, 26 janvier. — Des journalistes grecs revenant de Constantinople confirment que les Turcs s'occupent fébrilement de fortifier les faubourgs de la ville en vue d'une intervention de l'escadre russe de la mer Noire. On est convaincu à Constantinople, que, tôt ou tard, cette flotte se livrera à une attaque contre la capitale.

Les craintes à ce sujet sont tellement vives, qu'au palais et à la Porte on se tient constamment sur le qui-vive. Des ordres sont donnés en vue d'un départ rapide du sultan, des hauts dignitaires de la cour et des ministres qui se rendraient à Konieh ou à Smyrne.

L'ambassadeur d'Allemagne aurait déclaré qu'il resterait à son poste malgré les événements qui pourraient survenir. (New York Herald.)

LES "TRAFICS" D'UN AMI DU KAISER

LONDRES, 26 janvier. — Le correspondant du Morning Post à Stockholm, signale que une vive émotion a été causée, dans les milieux commerciaux, par la nouvelle que le sénateur Posselt, chef de la grande maison de Lubeck, avait été arrêté sous l'accusation de « trafic avec l'ennemi » et qu'il avait été déferé au conseil de guerre de Leipzig.

M. Posselt est un des plus riches propriétaires de l'Allemagne; membre de la Chambre des seigneurs, il est l'ami personnel de l'empereur. (Havas.)

DERNIÈRE HEURE

LES ÉTATS-UNIS ET LA NEUTRALITÉ

M. Bryan répond aux Germano-Américains

LONDRES, 26 janvier. — Du correspondant particulier du « Matin ». — Le correspondant du Times à New-York, dans une dépêche, donne le texte d'une lettre de M. Bryan, ministre des affaires étrangères des États-Unis, à M. Stone, président de la commission sénatoriale des affaires étrangères, en réponse à une demande de renseignements de ce dernier sur certains points relatifs à la neutralité des États-Unis.

La demande de M. Stone était motivée par l'accusation portée contre le gouvernement de partialité en faveur des alliés.

En ce qui concerne la liberté des communications télégraphiques ordinaires opposée à la censure des communications par la télégraphie sans fil, le ministre donne deux raisons pour ce traitement différent :

D'abord, les communications par la télégraphie sans fil ne peuvent être interrompues par un belligérant, tandis qu'il peut couper un câble sous-marin. C'est donc aux belligérants et non pas aux neutres qu'il appartient d'empêcher les communications par câble.

La seconde raison, c'est que des radiogrammes peuvent être reçus par des navires belligérants en pleine mer et leur apporter des renseignements sur la situation de navires ennemis. Dans ce cas, le territoire neutre où est située la station radiographique d'où les messages sont expédiés devient une base d'opérations navales et cela est tout à fait contraire à la neutralité. Les radiogrammes doivent donc être censurés.

La censure des lettres expédiées d'Amérique, à bord des navires neutres, pour l'objet de la deuxième explication de M. Bryan, n'est pratiquée aussi bien par l'Allemagne que par la Grande-Bretagne. Ces puissances ont le droit d'agir ainsi; donc il est inutile de protester.

Quant à la destruction de courriers postaux américains à bord de vapeurs hollandais, le gouvernement des États-Unis n'a reçu aucune preuve. Autant que le ministre le sache, les lettres adressées aux pays belligérants qui ont un caractère neutre et privé ont toujours été respectées.

La contrebande de guerre

En ce qui concerne la question de la contrebande de guerre, M. Bryan rappelle qu'après que les États-Unis étaient en guerre, leurs tribunaux ont jugé que l'expédition d'articles de contrebande dans un port neutre était une violation de la neutralité. La destination d'un ennemi prouvait que le cargaison était destinée à cet ennemi et non pas au port neutre.

À la question de l'inclusion du cuivre dans la liste des articles de contrebande dressée par la Grande-Bretagne, qui vient ensuite, M. Bryan fait une réponse similaire; les États-Unis avaient, eux aussi, déclaré le cuivre contrebande de guerre.

Pour la vente de munitions, armes, chevaux, approvisionnements de toutes sortes aux alliés, le ministre se montre très catégorique. Aucun article du code international n'impose aux neutres l'obligation de restreindre le commerce des munitions de guerre.

À sujet des passeports américains, le ministre fait observer que s'ils paraissent suspects aux alliés, cela résulte de ce que les Allemands en ont fait un usage frauduleux. Il y a des indications d'un plan organisé pour procurer en fraude des passeports américains à l'usage des officiers et des réservistes allemands.

Le marché des États-Unis reste ouvert

La lettre ministérielle conclut en ces termes :

Si des citoyens des États-Unis, partisans de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, pensent que le gouvernement des États-Unis, dans sa conduite, porte tort en quelque mesure à la cause de ces puissances, ce sentiment résulte du fait que, sur les hautes mers, la puissance navale allemande et austro-hongroise est jusqu'à présent inférieure à celle de l'empire britannique. C'est l'objet des opérations des belligérants dans les mers et non le devoir d'un pays neutre d'empêcher la contrebande d'arriver à l'ennemi. Ceux qui, dans notre pays, sympathisent avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie semblent supposer que nous avons l'obligation, pour remplir nos devoirs de neutralité, d'empêcher tout commerce de contrebande et de faire disparaître ainsi les différences résultant de la force navale relative des belligérants. Nous n'avons aucune obligation de cette sorte.

Il serait contraire à la neutralité, et ce serait un acte de partialité, de s'adonner à cette ligne de conduite, à supposer que le pouvoir exécutif put le faire. Si l'Allemagne et l'Autriche ne peuvent pas importer de contrebande des États-Unis, ce n'est pas une raison pour que les États-Unis aient le devoir de fermer leur marché aux alliés.

Les marchés des États-Unis sont ouverts au monde entier, dans les mêmes conditions, à toutes les nations belligérantes ou neutres.

LE ROI DE GRÈCE FAIT L'ÉLOGE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

ATÈNES, 26 janvier. — Les cours de la nouvelle école des capitaines ont été solennellement inaugurés hier par le roi Constantin.

Dans son discours, le souverain, faisant allusion à l'armée française et rappelant son surnom de « grande muette », a invité ses officiers à la prendre toujours comme exemple de discipline patriotique et de dévouement silencieux. (Agence des Balkans.)

UN ORDRE DU JOUR À L'ARMÉE GRECQUE

ATÈNES, 26 janvier. — Le général Callaris, commandant le 1^{er} corps d'armée, à Athènes, vient d'adresser aux troupes placées sous ses ordres l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers et soldats, »

Autant 1912 et 1913 furent des années glorieuses, autant 1914 a été heureuse, car elle a achevé l'œuvre des précédentes.

L'armée ne s'est pas reposée sur ses lauriers. Elle a travaillé selon le désir et selon l'ordre du roi, elle s'est préparée pour de nouveaux lauriers et de nouveaux exploits.

C'est un heureux augure, plein des plus belles promesses.

Persévérer dans cette voie, tendons nous efforts, augmentons nos forces matérielles et morales, suivons de toute notre âme le haut exemple que nous donne notre glorieux généralissime et roi.

Nous pourrions ainsi envisager avec une ferme certitude toute éventualité qui pourrait se produire en ces heures critiques.

Officiers, sous-officiers et soldats, poursuivez l'œuvre glorieuse que vous avez entreprise en 1913 et 1914, et vous serez fiers de vous dire : « Nous sommes Grecs. » (Fournier.)

Les atrocités allemandes en Belgique

Emploi de balles dum-dum Massacre de blessés et de prisonniers

La légation de Belgique nous communique le septième rapport de la commission d'enquête sur la violation des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre :

Dans sa première partie, ce document établit par nombre de certificats signés de médecins militaires, l'emploi par l'armée allemande de balles explosives pour fusil et pistolet.

Ces balles furent employées notamment aux combats de Werchter (25 août 1914), de Lubeck (10 septembre), de Capelle-aux-Bois (4 septembre), de Ninove (26 septembre), d'Alost (27 septembre).

Une lettre d'un officier général belge prouve que les officiers allemands étaient les premiers à se servir de projectiles dum-dum.

En voici le texte :

Saïste de balles dum-dum au combat de Ninove le 26 septembre 1914.

Quartier général à Gand le 29 septembre 1914.

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointes des cartouches à balles dum-dum, saisis sur le belligérant hanovrien von Hadeln, fait prisonnier à Ninove, par mes troupes, le 29 courant.

Le pistolet de cet officier, jeté par lui avant son arrestation, contenait des balles dum-dum. Le lieutenant-général, gouverneur militaire, L. CLOUTIER.

Le rapport continue en ces termes :

Les faits constatés ci-dessus vous permettront d'apprécier la manière dont se sont comportées, dans certaines circonstances, les troupes allemandes à l'égard des blessés et des prisonniers.

La commission, dans ses rapports antérieurs, a cité le cas de deux soldats belges blessés qui furent jetés, entre Impe et Wolvenstein, dans une maison qui brûlait; ce fut la mort pour ces deux hommes, le 18 août, à Aerschot, furent fusillés.

Les faits de ce genre sont nombreux.

Le maréchal des logis Baudouin Van Kerchove, du 3^e régiment des lanciers, déclare qu'il fut blessé de deux balles allemandes à la tête et à la poitrine, le 20 août 1914, malgré ses blessures, les Allemands le maltraitèrent et l'un d'eux lui arracha la carabine des mains; la fit tourner au-dessus de la tête et lui en infligea un formidable coup sur la tête. Voyant qu'il vivait encore, un autre le mit en joue à deux mètres. Heureusement, la balle ne fit que lui effleurer le ventre.

Au cours du même engagement, un carabinier belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge, appartenant à un régiment de carabiniers, fut blessé, deux balles allemandes, l'une à la tête, l'autre à la poitrine, et fut jeté, à coups de crosse, qui était soulevée, dans la clinique du docteur Ribbina, transformée en ambulance. Ils incendièrent ensuite la clinique.

A la manière antique

Dans la ville de dépot où il était incorporé en qualité de territorial, M. Léonce Brougard s'était créé bien vite d'aimables petites habitudes. Dans le civil, c'était un important marchand de bois du pays, un bon bourgeois réjoui, fier buveur, fin gourmet, conseiller municipal de sa bourgade, bavard et même volontiers discordeur, surtout entre deux tournées d'apéritifs et deux parties de manille... Aussi, dans le fond de son cœur, ne regrettait-il pas trop d'être momentanément éloigné des siens et de ses affaires... Autour de lui, une bande de territoriaux de son espèce s'était rapidement constituée et, ma foi, ces braves gens faisaient de leur mieux pour se distraire : après cinq heures, ils se retrouvaient autour des tables qu'on leur réservait religieusement, dans le café qu'ils avaient élu de temps en temps, et là, la plus futile occasion leur était bonne, ils organisaient un dîner soigné dans telle ou telle hôtellerie réputée, et, s'il leur arrivait de rentrer chez eux un peu éméchés, après ces agapes, cela n'avait pas d'importance, puisque leurs épouses n'étaient pas là pour boudoir, gronder, ou s'indigner... En somme, ils avaient l'agréable impression d'être recueillis à des collègues en vacances. Mais le personnel leur était paru de mauvais goût, et ils avaient bien mieux déploré en chœur les tristesses de l'heure présente et la dureté du sort qui leur était échu à eux en particulier.

Mon Dieu, soupirait M. Brougard tandis que les autres hochaient approbativement la tête, si l'on m'avait dit, il y a un an, qu'il me faudrait endosser de nouveau l'habit militaire !... Certes, je fais mon de voir avec joie ; mais, tout de même, avouez que c'est dur, à notre âge, d'abandonner nos foyers, nos occupations, Ah ! si j'avais vingt ans, ce serait une autre paire de manches ! La guerre, quand on a vingt ans, c'est quelque chose de fameux !... Rien que de penser à ce que j'aurais fait si cette calamité était survenue dans ma jeunesse, ça m'enthousiasme, ça me réchauffe... ça me fait rager, aussi !... On risque sa peau, mais on a la gloire, Ma gloire, à moi... ah ! ouiche, parions-en, ça gratte de papier dans le bureau du commandant !... Et, le pire, c'est qu'on ne sait pas combien de temps cela va durer... Misère de misère !... Passez-moi le journal... Où en sont les Russes ?... C'est bien ce que je disais, ils n'avancent pas !... S'il vous plaît, garçon la même chose, mais avec du curaçao, cette fois...

Un soir, on vit M. Brougard entrer au café en compagnie d'un petit soldat tout neuf, classe 1915. Et le marchand de bois, les yeux pétillants de fierté et de malice à l'idée de la surprise qu'il allait faire à ses amis, présenta le jeune homme en ces termes :

— Mon fils Georges, messieurs, l'héritier, le dauphin. Hé ! hé ! il a bon air sous le képi et la capote... Dites donc, ça fait bien, le père et le fils sont le même uniforme, dans le même dépot... Gentil, hein ? On en a parlé dans le journal de chez nous...

Modestement, il tendit une feuille qui circulait autour de la table. Poignées de mains, congratulations. Le petit, après avoir remercié l'assemblée de deux mots gentils, s'était assis discrètement un peu à l'écart. Il était grand, mince, mais bien découillé ; il avait une figure fine et sérieuse : M. Brougard, qui passait pour un bon bel homme, mais qui ne ressemblait guère à son fils, dit à plusieurs reprises de celui-ci, comme pour l'exercer : « Il a tout de sa mère... »

Du reste, bien entendu, il s'agissait avant tout de boire quelques tournées de plus qu'à l'ordinaire, pour fêter l'événement.

— Allons, le bleu, encore un petit quelque chose ; on est des troupiers, sapristi !

Mais, bientôt, le bleu refusa chaque fois, d'un air distant et gêné. A certains moments, il lançait aussi des regards inquiets dans la direction de son père, devant le bavardage devenant légèrement incohérent ; enfin, dès qu'il le put, il s'éclipsa sous un pauvre prétexte, laissant l'auteur de ses jours à peu près pompette et fortement irrité.

— Vous avez vu, ce bleu-bleu ? Ma parole, c'est le monde renversé ! Il me fait de la morale ! Avant d'entrer ici, il m'a dit d'un petit ton sec :

« Tu sais bien que je n'aime pas les cafés ! »

« Une fille manquée... Ah ! bon Dieu, un soldat de dix-neuf ans, ça devrait tout chambarder, tout casser... et guenier, et rigoler !... Si vous m'aviez vu, à son âge... Enfin, encore heureux qu'il couche à la caserne... Ça m'évitera de recevoir des observations ! »

Georges Brougard revint rarement au café, mais il y fut souvent question de lui. Ce bon Léonce parlait de son fils avec ironie ou colère, comme l'effait fait un potache de son pion. Les amis le plaisantaient un peu, ce qui avait le don de le faire monter à l'échelle plus rapidement encore.

— Et le dauphin ?

— Indécorable. Avant-hier, est-ce qu'il ne me sort pas :

« Tu prends trop d'apéritifs ; pense à ton foie »

Et puis, j'ai dit, sur son ordre, écrire à ma femme : il paraît que ça ne suffit pas que Georges, qui envoie chez nous une lettre chaque jour, donne de ses nouvelles à sa mère... Attendez, ce n'est pas tout : comme j'exprimais mon avis à propos de la lenteur des opérations militaires, il m'a dit :

« Papa, le mot d'ordre est : silence ! Et je déplore vivement de l'entendre parler ainsi... »

Il a peut-être raison, mais je l'aurais gâté... Heureusement qu'il va demain dans un camp faire son instruction d'élève sous-officier... Ouf ! bon voyage.

Son enfant, petit, le père ne parvint cependant pas à retrouver pleinement son ancienne bonne humeur. On aurait dit, en vérité, que l'attitude du bleu avait jeté comme un froid dans la bande joyeuse... Et cette guerre qui durait... qui durait !... La perspective de M. Brougard devint encore plus bruyante et, chose plus grave, presque sinistre ; il y avait à cela, du reste, une raison respectable : son fils avait beau être une fille manquée, et même un petit monsieur d'une ségesse insolente, il n'en était pas moins le dauphin, l'héritier... Et la guerre s'éternisant, un jour viendrait où il s'en traiterait sur le front, comme les autres... M. Brougard comprit alors combien il aimait cet insupportable enfant ; il cessa de rire lorsque ses camarades, quand il avait un verre de trop dans le nez, lui disaient :

— Heureusement que l'héritier n'est pas là !

L'héritier revint, avec ses galons tout neufs de caporal et, cette fois, consentit à

A TRAVERS PARIS

Au pied de l'arc de triomphe. — Ployé sous le drapeau, le porteur aux Halles, Charles Decroix, âgé de cinquante ans, traversait, avant-hier, la rue Berger. Soudain, il aperçut à ses pieds un portefeuille. Il l'ouvrit. Celui-ci contenait plusieurs liasses de petites coupures représentant une somme de 550 francs.

Jamais l'humble journalier ne s'était trouvé en possession d'un capital semblable. Il fut tenté. Au lieu de porter sa trouvaille au commissariat voisin, il alla, nuitamment, ériger un magot au pied de l'arc de triomphe, édifié dans les jardins du Carrousel. Mais, hélas ! l'un de ses collègues l'avait vu de loin ramasser le portefeuille et le lendemain il en avait averti un gardien de la paix.

Convoqué devant M. Durand, commissaire de police, le porteur aux Halles finit par reconnaître qu'il s'était bien approprié le portefeuille en question et il indiqua l'endroit où il l'avait caché.

Le magistrat se rendit aussitôt au Carrousel, en compagnie de Decroix. Celui-ci, après avoir creusé la terre avec son couteau, se remémora de pousser un cri. Les 550 francs, placés dans deux enveloppes, avaient disparu.

Rien que le jour fut à peine levé quand l'argent avait été enlevé, quelqu'un avait certainement assisté à l'opération et celui-ci n'avait pas perdu, lui non plus, l'occasion de s'enrichir.

FAITS-DIVERS

CHOSSES ET AUTRES. — Par suite de manque de courant, les tramways de l'Est-Parisien restèrent en détresse hier après-midi, rue du Temple, entre 3 heures et 4 h. 1/2.

ACCIDENT. — Un tramway Ville-Marie taponna hier, boulevard de Belleville, l'auto 64-63, conduite par le chauffeur André Barrière, dix-neuf ans, demeurant 40, rue Michel-de-Bourges. Celui-ci, projeté sur le sol, mourut à l'hôpital Tenon.

LE FEU. — Le feu, qui s'était déclaré hier dans la cheminée de la loge de la concierge, 8, rue des Trois-Frères, se communiqua aux poutres et à l'immeuble composé de cinq étages duit était évacué.

En procédant à l'extinction d'un commencement d'incendie qui s'était déclaré hier après-midi, 30 bis, rue des Cendriers, M. Horel, cinquantehuit ans, maçon, fut grièvement brûlé aux mains.

LA CIRCULATION. — A partir du 1^{er} février prochain, la Compagnie des tramways de l'Est-Parisien reprendra l'exploitation entre la Porte de Montreuil et l'Ecole militaire sur la ligne Cimetière de Bagneux-Ecole militaire. Les deux terminus de départ à quinze minutes dans chaque direction.

TRIBUNAUX

Le cas du sexagénaire Henri Demain

Sous l'inculpation d'espionnage, le sexagénaire Henri Demain, dit l'Evêque, journaliste, domicilié à Saint-Nicolas (Paris-de-Ce-la), a été arrêté, novembre dernier, puis en état de détention provisoire. Le vieillard avait été dénoncé par sa fille, âgée aujourd'hui de trent et un ans, et qui Henri Demain aurait abandonnée, alors que celle-ci avait cinq ans.

L'autorité militaire reprochait à Demain :

- 1^o Des actes suspects en faveur des Allemands ;
- 2^o D'avoir, un jour, pris un laissez-passer pour Arras et d'être allé dans la direction des lignes ennemies ;
- 3^o D'avoir fait des signaux lumineux aux Allemands.

Aucun de ces faits n'ayant pu être établi catégoriquement, Henri Demain a bénéficié d'une ordonnance de non-lieu du chef d'espionnage, mais il a été renvoyé devant le premier conseil de guerre de Paris, présidé par M. Thiébaud, sous les préventions :

- 1^o de mendicité ;
- 2^o de propos séditieux.

L'audience, novembre dernier, a pu être de soixante-seize ans, à la physionomie et aux vêtements pitoyables, proleste avec verbeosité contre les deux préventions relevées contre lui. Il s'égare dans des explications telles que le président lui dit parfois :

— Je ne vous comprends plus !

Le commissaire du gouvernement Niquier, soutient les deux préventions. Puis M. Fichou présente la défense du journaliste Henri Demain, qui l'unanimité le conseil de guerre condamne à six mois d'emprisonnement.

LA désertion d'Emilio Monti

Le chauffeur Emilio Monti, âgé de trentecinq ans, de nationalité italienne, contractant le 26 août dernier, un engagement au 1^{er} régiment étranger. Il rejoignit à Nîmes son corps, qui fut dirigé sur le camp de Mailly, où il arriva le 10 novembre.

Le soir même de ce jour, il abandonna le camp et se rendait à Paris. De là, à la date du 12 novembre, il adressait au ministre de la guerre, à Bordeaux, une lettre contenant ce passage :

« Je viens d'apprendre que le fait de prendre du service dans l'armée française me fait perdre la nationalité italienne. Je m'oppose, plus, à dix ou quinze ans de prison au cas où je voudrais rentrer en Italie »

En conséquence, Emilio Monti désertait. C'est dans un journal d'Italie qu'il avait lu un entrefilet signalant aux Italiens les conséquences d'un engagement contracté par eux dans une armée étrangère. Cet entrefilet contenait du reste quelques détails inexactes, car l'article 8, n° 3 de la loi italienne du 13 juin 1912 s'exprime en ces termes :

« La nationalité italienne sera perdue par qui contracte un engagement d'un genre quelconque étranger ou étant entré au service militaire d'une puissance étrangère y persiste malgré l'intimation que lui aurait faite le gouvernement italien de résigner l'emploi ou de quitter le service dans un délai fixé »

Le chauffeur Emilio Monti avait à répondre hier, devant le premier conseil de guerre, présidé par le colonel Thiébaud, du fait de désertion à l'intérieur en temps de guerre.

Le prévenu explique ainsi, dans son interrogatoire, le motif qui l'a fait désertier :

« Si j'avais connu la loi italienne, je n'aurais pas signé d'engagement militaire en France. En effet, je veux conserver ma nationalité italienne »

Le président. — Vous êtes tenu d'observer l'engagement que volontairement vous avez contracté avec la France.

L'aventure de la petite Allemande

Malgré ses vingt ans, Zola Minska Milita, la fille d'une dactylographe, cohabitait à Paris, 74, avenue de Clichy, avec le Russe Lazovère, depuis deux années environ, quand les hostilités ont commencé.

La jeune fille, afin d'aller retrouver des amis en Suisse, s'est aussitôt fait délivrer un passeport, au nom de Mme Lazovère.

Sous l'inculpation d'usage d'un passeport qui n'était pas le sien (article 151 du Code pénal), la dactylographe, née en Prusse orientale, comparait hier, devant le premier conseil de guerre de Paris.

La jeune Allemande a beaucoup pleuré au cours de son interrogatoire.

Dans le quartier où nous habitons, mon ami et moi, a-t-elle dit aux membres du conseil, on m'appelait couramment Mme Lazovère.

Défendue par M. Henri Gérard, Zola Minska Milita a été condamnée à un mois de prison et à 100 francs d'amende.

LA VIE SPORTIVE

FOOTBALL ASSOCIATION

Légion Saint-Michel. — La Légion Saint-Michel a battu l'Union Sportive Paris-Lyon-Nord par 3 buts contre 0. Coupes nationales, 1^{re} série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (1) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (1) par 2 buts contre 0. 2^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (2) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (2) par 2 buts contre 0. 3^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (3) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (3) par 2 buts contre 0. 4^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (4) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (4) par 2 buts contre 0. 5^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (5) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (5) par 2 buts contre 0. 6^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (6) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (6) par 2 buts contre 0. 7^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (7) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (7) par 2 buts contre 0. 8^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (8) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (8) par 2 buts contre 0. 9^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (9) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (9) par 2 buts contre 0. 10^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (10) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (10) par 2 buts contre 0. 11^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (11) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (11) par 2 buts contre 0. 12^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (12) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (12) par 2 buts contre 0. 13^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (13) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (13) par 2 buts contre 0. 14^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (14) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (14) par 2 buts contre 0. 15^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (15) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (15) par 2 buts contre 0. 16^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (16) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (16) par 2 buts contre 0. 17^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (17) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (17) par 2 buts contre 0. 18^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (18) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (18) par 2 buts contre 0. 19^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (19) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (19) par 2 buts contre 0. 20^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (20) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (20) par 2 buts contre 0. 21^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (21) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (21) par 2 buts contre 0. 22^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (22) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (22) par 2 buts contre 0. 23^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (23) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (23) par 2 buts contre 0. 24^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (24) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (24) par 2 buts contre 0. 25^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (25) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (25) par 2 buts contre 0. 26^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (26) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (26) par 2 buts contre 0. 27^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (27) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (27) par 2 buts contre 0. 28^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (28) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (28) par 2 buts contre 0. 29^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (29) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (29) par 2 buts contre 0. 30^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (30) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (30) par 2 buts contre 0. 31^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (31) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (31) par 2 buts contre 0. 32^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (32) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (32) par 2 buts contre 0. 33^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (33) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (33) par 2 buts contre 0. 34^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (34) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (34) par 2 buts contre 0. 35^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (35) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (35) par 2 buts contre 0. 36^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (36) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (36) par 2 buts contre 0. 37^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (37) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (37) par 2 buts contre 0. 38^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (38) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (38) par 2 buts contre 0. 39^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (39) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (39) par 2 buts contre 0. 40^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (40) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (40) par 2 buts contre 0. 41^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (41) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (41) par 2 buts contre 0. 42^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (42) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (42) par 2 buts contre 0. 43^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (43) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (43) par 2 buts contre 0. 44^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (44) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (44) par 2 buts contre 0. 45^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (45) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (45) par 2 buts contre 0. 46^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (46) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (46) par 2 buts contre 0. 47^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (47) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (47) par 2 buts contre 0. 48^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (48) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (48) par 2 buts contre 0. 49^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (49) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (49) par 2 buts contre 0. 50^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (50) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (50) par 2 buts contre 0. 51^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (51) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (51) par 2 buts contre 0. 52^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (52) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (52) par 2 buts contre 0. 53^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (53) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (53) par 2 buts contre 0. 54^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (54) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (54) par 2 buts contre 0. 55^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (55) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (55) par 2 buts contre 0. 56^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (56) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (56) par 2 buts contre 0. 57^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (57) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (57) par 2 buts contre 0. 58^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (58) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (58) par 2 buts contre 0. 59^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (59) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (59) par 2 buts contre 0. 60^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (60) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (60) par 2 buts contre 0. 61^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (61) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (61) par 2 buts contre 0. 62^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (62) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (62) par 2 buts contre 0. 63^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (63) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (63) par 2 buts contre 0. 64^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (64) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (64) par 2 buts contre 0. 65^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (65) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (65) par 2 buts contre 0. 66^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (66) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (66) par 2 buts contre 0. 67^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (67) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (67) par 2 buts contre 0. 68^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (68) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (68) par 2 buts contre 0. 69^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (69) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (69) par 2 buts contre 0. 70^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (70) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (70) par 2 buts contre 0. 71^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (71) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (71) par 2 buts contre 0. 72^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (72) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (72) par 2 buts contre 0. 73^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (73) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (73) par 2 buts contre 0. 74^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (74) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (74) par 2 buts contre 0. 75^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (75) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (75) par 2 buts contre 0. 76^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (76) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (76) par 2 buts contre 0. 77^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (77) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (77) par 2 buts contre 0. 78^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (78) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (78) par 2 buts contre 0. 79^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (79) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (79) par 2 buts contre 0. 80^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (80) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (80) par 2 buts contre 0. 81^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (81) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (81) par 2 buts contre 0. 82^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (82) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (82) par 2 buts contre 0. 83^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (83) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (83) par 2 buts contre 0. 84^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (84) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (84) par 2 buts contre 0. 85^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (85) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (85) par 2 buts contre 0. 86^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (86) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (86) par 2 buts contre 0. 87^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (87) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (87) par 2 buts contre 0. 88^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (88) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (88) par 2 buts contre 0. 89^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (89) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (89) par 2 buts contre 0. 90^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (90) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (90) par 2 buts contre 0. 91^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (91) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (91) par 2 buts contre 0. 92^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (92) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (92) par 2 buts contre 0. 93^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (93) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (93) par 2 buts contre 0. 94^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (94) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (94) par 2 buts contre 0. 95^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (95) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (95) par 2 buts contre 0. 96^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (96) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (96) par 2 buts contre 0. 97^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (97) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (97) par 2 buts contre 0. 98^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (98) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (98) par 2 buts contre 0. 99^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (99) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (99) par 2 buts contre 0. 100^e série, 1^{er} tour. — Le Standard Athletic Club (100) a battu l'Union Sportive P.-L.-M. (100) par 2 buts contre 0.

LA VIE MILITAIRE

Il n'y aura pas, en 1915, d'Annuaire militaire

Chaque année, au mois de janvier, le ministère de la guerre prend les dispositions nécessaires pour assurer la publication de l'Annuaire militaire de l'armée pour l'année courante.

Il n'a pas paru possible, dans les conditions actuelles, de procéder aux travaux préparatoires de cet annuaire. M. Millerand a décidé, en conséquence, que l'établissement de ce volume officiel serait différé jusqu'à la fin des hostilités.

LES CONSEILLERS MUNICIPAUX MOBILISÉS

Un projet de loi va être déposé par le gouvernement à l'effet de compléter l'article 50 de la loi municipale du 5 avril 1884 par une disposition ayant pour objet de permettre de considérer comme ne comptant pas au nombre des membres en exercice les conseillers municipaux mobilisés, soit pendant la durée de leur mobilisation et présents au corps, il en résultera, d'une part, que les conseils municipaux pourront, pendant toute la durée des hostilités, délibérer valablement sur la première convocation lorsque la majorité des membres restants assistera à la séance ; d'autre part, que ceux de ces conseillers qui jouiront d'un congé ou d'un sursis, n'étant pas présents au corps, pourront prendre part aux délibérations.

VIE COMMERCIALE

SUCRES. Le marché reste ferme sur une bonne demande de la consommation, notamment, d'ill-on, pour le sucre blanc, le sucre roux et le sucre brun. Les sucres blancs sont en hausse de 1 à 2 fr. On a ouvert à 52 francs, le sucre blanc, 100 kg. Cote officielle : Sucres blancs 51 à 52 (centro 50 à 52 kg) ; raffinés 51 à 52 (centro 50 à 52 kg) ; HUILE DE LIN, Mêmes prix, 64 à 65.

CAFFÉS. Les cafés, 23 novembre. Cote officielle : Cafés arabica, 23 novembre, 55 fr. ; Robusta, 53 fr. ; Indonésien, 51 fr. ; Cote officielle : Sucres blancs 51 à 52 (centro 50 à 52 kg) ; raffinés 51 à 52 (centro 50 à 52 kg) ; HUILE DE LIN, Mêmes prix, 64 à 65.

CHICAGO, 25 janvier. — Bté sur mai 145 3/4, sur juillet 138 7/8, sur mai 79 7/8, juillet 80 5/8 ; saindoux sur janvier 102, mai 103 1/2.

BOURSE DE PARIS

25 janvier, 2 heures.

Pas de mouvements intéressants à signaler, les cours se maintiennent dans le calme. Les rentes restent assez soutenues ; néanmoins le 3 1/2 à 1/2 est légèrement baissé, mais on ne saurait être surpris de ce fait, car le marché des rentes est très calme, les derniers, quelques capitalistes ont trouvé favorable l'occasion de réaliser.